

« Les nouveaux modes de vie se veulent solidaires : ils font le choix de donner une place à l'autre, le plus faible, dans les décisions de consommation, d'épargne et d'investissement ou de production. »

Fr. Jean-Claude LAVIGNE

Aujourd'hui pour demain, d'autres modes de vie

Vivre durablement

L'urgence est au partage

Glaneurs de vies

Sommaire

● Éditorial Michel GROLLEAUD.....	1
● D'une consommation spontanée à une consommation réfléchie Nathalie et Christophe RÉGIS.....	3
● Un cheminement rythmé par le <i>Chant de la Terre</i> Sarah et Fabrice FELTEN.....	7
● Deux générations face à l'urgence écologique ■ Des éco-gestes dès maintenant Julien PANNETIER..... ■ Saurons-nous être sages ? François BETOUT.....	11 13
● Les petits paysans tanzaniens sont-ils durables ? Arnaud de BOISSIEU.....	17
● Heureux d'être paysan J.-Marie POUYMIROO et Gonzague DAMBRICOURT.....	21
● Glaneurs de vies Marie-Françoise LE DREFF et Pierre CHAMARD-BOIS.....	27
● L'urgence est au partage Olivier CAPON.....	33
● À vous donner le royaume, votre Père a exulté Philippe MONOT.....	37
● Quand nos mondes changent... Dominique LANG.....	47
● LIVRES REÇUS À LA RÉDACTION.....	56
● Vivre durablement... Fr. Jean-Claude LAVIGNE.....	57
● SOURCES : <i>La dissidence chrétienne</i>.....	69
● UN LIVRE – UN AUTEUR : <i>Le moment fraternité</i>.....	75
● ACTUALITÉS : <i>Joie et inquiétudes</i>.....	79

Communauté Mission de France

LA "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Dominique Fontaine	
Responsable	: Danièle Courtois	
Comité de rédaction	: Pierre Chamard-Bois, Danièle Courtois, Dominique Fontaine, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Marie-Odile Pontier, Christophe Roucou, Christelle Seguenot.	
Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	Relecture : Michel Grolleaud
Abonnements	: Sophie Mayjonade	Photos : Communauté Mission de France

France et étranger en 2009 : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 7,00 €

5 numéros par an.

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,56 €.

Dépôt légal n° 455 - Juillet 2009

Imprimerie Moderne Auxerroise

BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660

« Le problème écologique a pris aujourd'hui de telles dimensions qu'il engage la responsabilité de tous... La société actuelle ne trouvera pas de solution (à ce) problème si elle ne révisé sérieusement son style de vie. En beaucoup d'endroits du monde, elle est portée à l'hédonisme et à la consommation, et elle reste indifférente aux dommages qui en découlent... Si le sens de la valeur de la personne et de la vie humaine fait défaut, on se désintéresse aussi d'autrui et de la terre. ... L'éducation à la responsabilité écologique est donc nécessaire et urgente : responsabilité envers soi-même, responsabilité à l'égard des autres, responsabilité à l'égard de l'environnement... (Elle) suppose une conversion authentique dans la façon de penser et dans le comportement. »

Extraits du message de Jean-Paul II pour la journée mondiale de la Paix, 1^{er} janvier 1990.



Devant la gravité de la situation de la planète, exposée avec force par Jean-Paul II qui soulignait déjà, voici 20 ans, l'urgence du combat pour une écologie humaine, la Communauté Mission de France ne pouvait manquer d'apporter sa pierre à une éducation lucide et responsable dans laquelle nombre de militants, chrétiens ou non, sont engagés au quotidien, certains depuis longtemps. C'est ce que nous disent, chacun à sa manière, les six témoignages qui ouvrent ce numéro.

Christophe et Nathalie RÉGIS racontent comment leur mode de vie familial : alimentation, logement, transports, s'est transformé peu à peu par souci du respect de l'environnement. Pour Sarah et Fabrice FELTEN, cette évolution a été beaucoup plus longue et éprouvante, et elle doit son issue heureuse à la persévérance obstinée de Sarah. Julien PANNETIER, membre d'une communauté de jeunes liés à la CMdF, est représentatif d'une génération pour qui la dimension écologique est inséparable de leur conception de l'existence et de leur style de vie. Vient après lui un octogénaire, François BETOUT, qui n'a cessé, au travail comme en famille, de porter un regard lucide et exigeant sur le rapport des hommes à la Nature et sur leur vie en société. Arnaud de BOISSIEU nous transporte au-delà des mers, jusqu'en Tanzanie pour expliquer que les petits paysans au milieu desquels il a vécu et qui restent soumis aux caprices de la nature, tiennent à garder leur mode de travail et de vie

ancestral, souvent par instinct de survie. Nous restons en Afrique avec Gonzague DAMBRICOURT et Jean-Marie POUYMIROO qui, au Nord-Cameroun depuis des décennies, se consacrent à la promotion humaine et professionnelle du milieu rural, permettant ainsi aux femmes de prendre leur place dans la vie de la société.

Vient alors une analyse suggestive de Marie-Françoise LE DREFF et Pierre CHAMARD-BOIS sur le phénomène antique du glanage qui, dans nos sociétés de gaspillage et de précarité, a pris les formes diverses de récupération de rebuts variés, souvent des produits de première nécessité. Olivier CAPON et Philippe MONOT nous invitent alors à relire le 12^e chapitre de l'évangile de Luc pour entendre et porter l'exigence évangélique du Royaume dans le monde actuel. Puis, ce sont deux spécialistes de la question écologique qui viennent approfondir le sujet. D'abord Dominique LANG, journaliste à *La Croix* qui, avec un collègue, vient de lancer une nouvelle revue de "l'écologie humaine et solidaire" sous l'égide des éditions Bayard. Au journaliste théologien succède un dominicain, Jean-Claude LAVIGNE, économiste et théologien lui aussi, qui insiste sur la dimension éthique de la lutte écologiste, dans le sillage de Jean-Paul II. La chronique *Sources* de Jean-Marie PLOUX vient couronner cette réflexion en nous rappelant comment Karl BARTH, théologien de la "dissidence chrétienne", a résisté au régime nazi par fidélité au Christ de l'évangile.

Le récent livre de Régis DEBRAY, *Le moment fraternité*, inspire à Alain LE NÉGRATE une analyse minutieuse et des observations pertinentes, assorties de questions qui invitent à prolonger la réflexion. Puis, en réponse à la demande formulée dans le n° 248 à propos de la révision de la loi de bioéthique, Juliette et Antonin DELISLE-MANTIENNE nous font part de ce que fut l'expérience de l'attente de leur premier enfant.

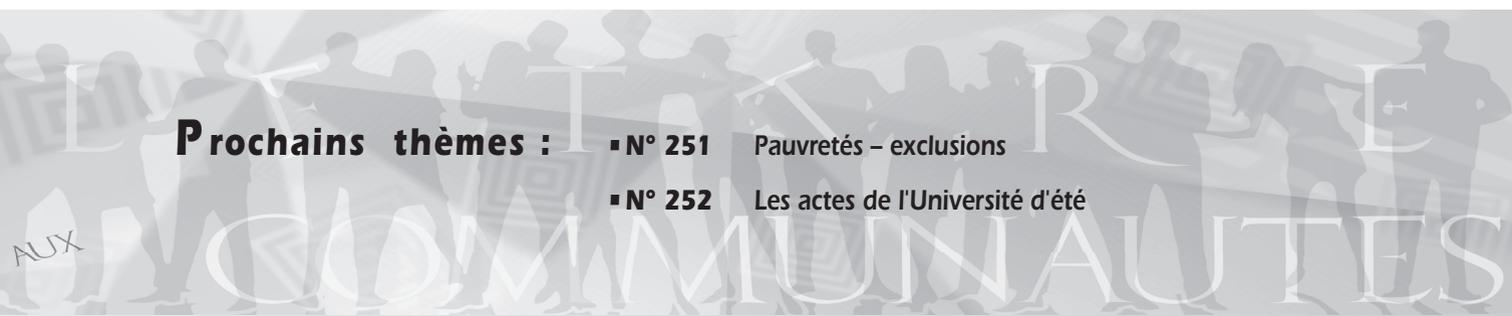
Michel Grolleaud

Pour le Comité de rédaction

Prochains thèmes :

▪ N° 251 Pauvretés – exclusions

▪ N° 252 Les actes de l'Université d'été





D'une consommation spontanée à une consommation réfléchie

par **Nathalie et Christophe RÉGIS**



Membres de la Communauté Mission de France, parents de trois enfants (Simon 7 ans, Maël 6 ans et Sarah bientôt 2 ans) Nathalie et Christophe sont en équipe à Toulouse.

Nous avons choisi petit à petit de changer notre manière de consommer et de vivre notre quotidien. Cela a coïncidé avec l'arrivée des enfants. Si l'on voulait faire un résumé qui serait en même temps réducteur, on pourrait dire que nous sommes passés d'une consommation spontanée à une consommation réfléchie et probablement plus responsable. Nous essayons de consommer d'une manière qui soit plus respectueuse de l'environnement, des conditions sociales de production et qui privilégie des lieux suscitant la création de liens



(quitte à perdre un peu de temps) plutôt que la recherche de rentabilité à tous les niveaux. Nous essayons de privilégier des circuits où l'homme n'est pas exploité et où le profit n'est pas un objectif en soi.

Des choix quotidiens

Les changements que nous avons opérés se sont profilés au fil de discussions avec des collègues, de rencontres, également dans des discussions à Pontigny lors d'une session. Ces changements concernent aussi une série de petites choses quotidiennes : changer les ampoules, faire attention à l'eau,...

Nous pensons que la manière de consommer est une façon de se positionner et d'agir, certes à un petit niveau, dans cette société. Bien sûr il y a beaucoup d'autres manières de s'engager, d'autres choix orientent notre vie, en particulier professionnels (Nathalie pédiatre à l'hôpital et Christophe éducateur dans un quartier), mais ces choix quotidiens sont importants pour nous et peuvent être exigeants.

Parmi les choix importants, nous avons choisi d'adhérer et de nous investir dans une AMAP (association pour le maintien d'une agriculture paysanne). Les AMAP sont des associations qui rassemblent un groupe de "mangeurs" et un producteur. Les mangeurs s'engagent à acheter les légumes, les fruits ou la viande du producteur pendant une période fixée à l'avance (6 mois, 1 an) et le producteur s'engage à leur fournir un panier chaque semaine en respectant la charte des AMAP. Les objectifs de cette charte sont de préserver l'existence des fermes de proximité, dans une logique d'agriculture durable, écologiquement saine et socialement équitable et de permettre à des consommateurs d'acheter à un prix juste des produits d'alimentation de qualité. Ce qui nous plaît, c'est que ce système est basé sur la confiance. Les AMAP mettent l'accent sur le lien humain direct, le producteur et le consommateur se connaissent et se reconnaissent mutuellement¹. Laurent, notre producteur, nous invite régulièrement à participer à la vie de son exploitation pour certains travaux. Nous aimons bien y participer en famille. De cette manière, les enfants voient

1. Cf le site du réseau des AMAP de Midi-Pyrénées.



où et comment est cultivé ce qui arrive dans leur assiette. Cela crée aussi des liens avec d'autres tournefeuillais desquels on peut se sentir proches. Il peut parfois s'agir d'être solidaires de Laurent, par exemple en cas d'intempéries. Tout cela nous donne le sentiment d'être dans du réel : un paysan qui produit pour nourrir 27 familles de son coin, qui n'est pas obligé de faire de gros légumes sans défauts d'aspect, qui ne va pas jeter le surplus. Nous sommes heureux de soutenir une agriculture vivrière qui ne détruit pas la terre, qui recrée du paysage (des haies par exemple) et qui pourrait recréer du tissu social et de l'emploi en améliorant l'économie locale à la campagne.

et des petites contraintes

Bien sûr, tout cela entraîne pour nous quelques petites contraintes : il faut consacrer du temps à la cuisine, faire avec ce qu'il y a dans le panier,... mais ça évite de réfléchir à ce que l'on va acheter.

Dans le même sens, nous allons moins au supermarché et plus à la biocoop et dans une boutique de producteurs pour les fruits, la viande et des produits équitables. Dans un magasin de producteurs, on sort de l'anonymat, il n'y a pas

besoin de carte de fidélité. Nous n'achetons donc plus de salade en sachets ni de tomates en hiver. Certains produits sont plus chers, mais il y en a d'autres que nous n'achetons plus (ou presque), comme les plats cuisinés, et nous réfléchissons à notre manière de consommer. Pourquoi ai-je envie d'acheter ça, qu'est-ce que cela va m'apporter ? En avons-nous vraiment besoin ? Faire attention à ce que l'on achète, à ce qui est marqué sur l'étiquette, implique aussi pour nous d'acheter moins, même si l'on entend partout qu'il faut consommer pour relancer la croissance. Acheter moins de vêtements, se passer du micro-ondes, c'est aussi garder en tête que beaucoup n'ont pas les moyens de se poser ce genre de questions.

C'est parfois compliqué d'aller jusqu'au bout de la démarche. Quand nous avons choisi d'acheter un logement, le premier critère de choix a été le bien-être de chacun des membres de la famille. Nous n'avons pas fait de choix par rapport aux transports. Heureusement, il y a une vie de quartier et l'école à proximité, mais nous allons au travail en voiture. C'est une question récurrente. L'utilisation des transports en commun est difficile, car on perd du temps et ça rend difficile le fait, par exemple, d'arriver tôt à la maison et à l'heure chez



l'assistante maternelle. Le covoiturage est difficile parce que nos horaires varient dans la semaine et en fonction de ce qui se passe au travail. Par contre, alors que la démocratisation des prix des voyages en avion nous avait, il y a quelques années, amenés à en profiter facilement, nous revenons maintenant au train, quitte, là aussi, à perdre du temps.

pour un équilibre de vie

Notre mode de vie ne se résume cependant pas à notre manière de consommer. Nous essayons de trouver un équilibre entre travail, engagements et vie familiale, c'est pour cela que Christophe travaille à mi-temps. Là aussi, on est conscient que nous avons les moyens de faire ce choix. Il nous permet de consacrer du temps aux enfants, de fréquenter les lieux de vie du quartier (la maison de quartier, la ludothèque).

Nous souhaitons éveiller nos enfants à autre chose que le tout, tout de suite et l'envie susci-

tée par la publicité (C'est une des raisons pour lesquelles, depuis quelque temps, nous n'avons plus la télévision, mais ce n'est peut-être pas un choix définitif). Nous souhaitons avec eux sortir de l'instantané, leur transmettre la valeur des choses, leur permettre de s'ouvrir à toutes ces dimensions relationnelles, artistiques, spirituelles, citoyennes..., qui, nous l'espérons, resteront non marchandes !

Au final, nous ne savons pas si notre mode de vie est nouveau. Sur certains points, nous avons plutôt l'impression de revenir en arrière! Nous ne sommes pas dans une logique de refus du progrès mais prenons conscience que certains progrès, qui semblent nous simplifier la vie, sont d'une part néfastes pour la préservation des ressources naturelles et, d'autre part, nécessitent un système de production bien souvent non respectueux des personnes. Changer à notre échelle et participer à des micro-initiatives nouvelles, c'est croire qu'un autre monde se construit. ■



Un cheminement rythmé par le *Chant de la Terre*



**Sarah et Fabrice
participent à
l'équipe de mission
de Vittel (88).
Ils témoignent de
leur itinéraire.**

par Sarah et Fabrice FELTEN

Après avoir suivi un cursus commun post-bac dans le domaine de l'informatique, Fabrice et moi avons pris deux chemins différents. Lui, a décidé de reprendre des études agricoles pour pouvoir un jour, s'installer comme agriculteur sur une exploitation conventionnelle – un rêve d'enfance – de mon côté, j'avais le désir de gravir les échelons et de gagner très confortablement ma vie. Chacun a réalisé ses choix... jusqu'à ce que la vie nous rattrape dans notre âme et conscience.



Des prises de conscience qui réveillent

Fabrice, dans le cadre de son installation agricole est parti quatre mois en stage au Mali. Là, il découvre auprès des paysans locaux : la pauvreté, des échanges nord-sud inégaux, l'encouragement des firmes occidentales à l'utilisation de produits phytosanitaires et de semences hybrides qui ruinent un à un chaque paysan. Il comprend qu'il n'est pas possible de prôner une agriculture lourde en intrants chimiques dans le nord et en même temps permettre aux pays du sud de se développer pour atteindre un jour des échanges équilibrés entre les continents.

Lorsqu'il revient en France, ses intentions de vie sont bouleversées. Il décide de se tourner vers l'agriculture biologique en reprenant une année d'étude complémentaire à Rennes. Une agriculture qu'il connaît peu mais qui lui semble plus juste au niveau du développement international et qui prend en compte l'avenir de l'humanité et de la Terre.

Au départ, j'ai du mal à comprendre ses choix, vivant douillettement ma vie auvergnate de

cadre informatique. Un jour, Fabrice m'offre un livre *Le Chant de la Terre* de Pierre Rabhi. Et c'est à mon tour de me faire secouer par la Vie. Pour la première fois, je prends conscience des mots "Terre", "Humanité", "Partage" et "Simplicité volontaire". Rabhi me met devant le fait accompli : nos choix de vie occidentaux n'ont pas d'avenir et détruisent non seulement la Terre qui nous a été confiée, mais l'humanité entière dans le même élan. Je n'en dors plus : je me réveille enfin ! Je me sens perdue : que faire de cette vie que j'avais si bien planifiée ? Tout doucement je commence à comprendre ce que Fabrice avait ressenti à son retour du Mali...

Il me faut un an pour redescendre de mon nuage virtuel. J'ai compris que le temps presse et que notre vie vaut bien plus que cette accumulation de biens qui, à vrai dire, ne me rendait pas si heureuse. Je démissionne sous le regard apeuré de mes collègues qui s'inquiètent pour moi. Je décide de partir travailler chez des paysans en maraîchage et plantes médicinales à travers la France pour découvrir le travail manuel, l'effort, le contact avec la Terre et avec tous ceux qui cheminent dans un mode de vie traditionnel et une simplicité volontaire.



Je découvre tout : je n'avais jamais pris conscience jusque-là que je marchais sur le Terre qui nourrissait l'Humanité.

Avec humilité, j'essaie d'en apprendre et d'en comprendre les bases. Je revis. J'ai enfin des rêves. Des rêves de vie simple, attachée au rythme de la terre, des rêves de partage avec les autres, des rêves de procréation.

Puis, je reprends un an d'étude à Rennes en agriculture biologique pour compléter mon apprentissage. J'y découvre l'élevage de volaille et la transformation panifiable, deux productions qui me semblent dans mes cordes. Pendant ce temps, Fabrice a trouvé une place de fermier dans une ferme laitière bio en Loire-Atlantique.

On se redécouvre et la magie de ce nouveau fait que nos désirs ne font plus qu'un dans la recherche d'une vie plus simple, plus juste, plus ouverte sur les autres, plus riche de sens. Nous donnons naissance à Yaël, un petit garçon.

De la nécessité de la persévérance

Nous avons alors l'envie de nous installer sur une ferme de petite taille pour produire du lait et du pain, ou élever des poules. Malheureusement,

pour des hors-cadres agricoles, il est très difficile de trouver des terres ou de reprendre une ferme, tant les montants de reprise sont élevés.

Nous décidons alors de quitter l'ouest pour venir dans les Vosges, à coté de Vittel où Fabrice trouve une ferme en association avec un autre paysan. Cette nouvelle vie, nous la voulons sous le signe de l'échange, de la simplicité et de l'auto-production. Ainsi dès notre arrivée, il est essentiel pour nous de nous investir dans les associations locales et agricoles pour aller vers les autres et vivre en partage, de trouver un lopin de terre pour faire notre jardin et être autosuffisants en légumes, pour commencer, sur une grande partie de l'année, en faisant nos conserves.

Malheureusement, l'expérience d'association se solde pour Fabrice par un échec. Une deuxième ferme se présente à lui, mais là aussi, au bout de six mois, le paysan en place se rend compte qu'il n'arrivera pas à partager ses responsabilités.

Alors que Fabrice se retrouve perdu, dans une période de doute et de grande tristesse, je trouve à force d'acharnement, un peu de



terre –16 ha – ce qui me permet d'envisager une installation agricole sous le regard amusé des agriculteurs locaux. Je ne me décourage pas de leur moquerie : je défends mon projet de culture de céréales bio et fabrication de farine et pain au levain biologique à la ferme.

Ainsi, en avril 2008, je m'installe comme paysanne-boulangère. Je cultive mes céréales et trouve un petit local pour fabriquer mon pain que je commercialise en direct et dans des points de vente bio. En août 2008, nous achetons un bout de champ pour une poignée de grains ! Nous y construisons, avec l'aide d'une dizaine de personnes (copains, collègues, curieux, consommateurs de pain...) une maison avec ossature bois et remplissage paille (ma paille tout juste moissonnée). La maison abrite le fournil, les céréales, et à l'étage notre logement. Le 23 décembre, grâce à l'aide de tous, nous y faisons notre première fournée de pain !

Fabrice s'occupe des céréales et tout doucement prend goût à la panification. Ainsi, à partir de janvier, il me rejoint sur la ferme pour la production de pain. Nous partageons notre temps entre l'aménagement de notre logement en auto-construction à l'étage, le pain, le jardin et la vie associative dans notre paroisse et dans le milieu agricole.

Nos revenus sont modestes mais suffisent à nos choix de vie.

Nous sommes profondément heureux de partager notre vie ensemble dans le travail de la ferme et de la maison et d'être toujours en famille à travers ce mode de vie traditionnel. Nous nous sentons entourés, soutenus, encouragés par toutes ces personnes vers qui nous nous sommes tournés dès notre arrivée ici. Nos échanges sont simples et riches à la fois. Notre foi nous aide à cheminer vers l'humilité, la simplicité et le partage. Et nous attendons notre deuxième enfant pour le mois de Juin. ■



Deux générations face à l'urgence écologique



Julien Pannetier, 22 ans, fait partie de la communauté de l'Espérance à Ivry.*



82 ans, marié et père de 3 enfants, François Betout est retraité après une carrière d'ingénieur, spécialisé en génie thermique.

Des éco-gestes dès maintenant

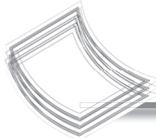
par Julien PANNETIER



Nous sommes une dizaine de jeunes à vivre à la Communauté de l'Espérance et nous venons tous d'horizons différents. Nos activités scolaires et professionnelles sont des plus variées.

La maison a pour vocation de favoriser l'accueil. Et tous les mardis, nous recevons des jeunes pour échanger sur de nombreuses thématiques.

* Parmi ses initiatives, le Service-Jeunes de la Mission de France propose une vie communautaire à quelques jeunes désireux de vivre un engagement de solidarité, de partager leurs découvertes et de réfléchir ensemble à la lumière de l'Évangile.



Chaque mardi a sa spécificité : un mardi solidaire, un mardi partage de l'évangile, un mardi témoignage et un mardi éco-citoyen.

Cette année nous avons décidé de nous engager sur le terrain du développement durable, avec l'intention de sensibiliser nos invités sur ce thème et avec le réel objectif de nous imposer à nous-mêmes ces nouveaux modes de vie. Nous sommes une génération qui maîtrise les termes usuels de cette nouvelle idéologie : écocitoyenneté, tri sélectif, développement durable, éco-geste, empreinte écologique. Nous sommes effectivement les initiateurs d'une démarche nouvelle qui vise à refonder nos habitudes de production et de consommation.

Mais que savons-nous de plus que nos aïeux ? Que faisons-nous de plus que nos grands-parents, eux qui récupéraient l'eau de pluie pour la lessive ou pour le jardin, eux qui ne connaissaient pas les déchets plastiques en conservant les aliments dans des bocaux ou des consignes ? C'est tout le paradoxe d'une génération qui a pris conscience du danger imminent du réchauffement climatique et qui porte intellectuellement le débat sur un autre mode de vie, mais qui conserve des habitudes de fonctionnement néfastes pour l'environnement.

En vérité, le fond du problème réside dans la consommation de produits ou d'énergie. Notre génération consomme 2 à 3 fois plus que la génération d'après guerre. Nous utilisons des équipements informatiques ou audiovisuels à forte consommation énergétique, nous produisons une quantité importante de déchets plastiques, nous achetons des produits cosmétiques qui dégradent la qualité de l'air et de l'eau. On peut et même on doit trouver d'autres moyens de production, chercher des alternatives au nucléaire, au pétrole. Mais la question fondamentale concerne notre consommation. En effet, ce n'est pas si évident pour notre génération de concilier une démarche éco-citoyenne avec notre habituelle qualité de vie. L'écocitoyenneté nécessite de la discipline (réduire la consommation d'eau, choisir les produits aux effets non néfastes, réduire le chauffage) alors que nos habitudes de vie réclament du confort personnel et du plaisir. Un simple exemple : un rouleau de papier-toilette, on peut en trouver dans toutes grandes surfaces une dizaine de variétés. Il y a le basique mais aussi les autres avec senteur lavande, triple épaisseur. À ce niveau-là, on se rend compte que l'écocitoyenneté n'est pas étrangère aux questions philosophiques : peut-on



dissocier l'essentiel du superflu ? Où se situe l'essentiel ? Où se situe le superflu ?

À me lire, vous êtes peut-être en train de penser que notre génération est face à un mur, qu'elle n'a pas les moyens ni les ressources pour mener à bien cette responsabilité écologique. Mais peut-être que l'issue ou l'espoir peut justement émerger de nos contradictions. Il faut commencer par s'imposer de petits éco-gestes.

C'est à partir de ces réflexions qu'à la communauté de l'Espérance, nous avons décidé de récupérer l'eau de la douche pour les toilettes, d'utiliser des ampoules à basse consommation, de ne plus nous servir de produits cosmétiques.

Nous avons même réalisé une montagne de déchets (un fil rouge témoin) avec des briques de lait vides. Elles s'entassent le long du couloir près de la salle à manger.

La révolution verte passe par de petits gestes dans nos habitudes de vie. ■

Saurons-nous être sages ?

par François BETOUT



La vie s'est développée et se maintient sur notre terre grâce à un équilibre d'échanges mesurés, de réactions harmonieuses, de communications entre tous les éléments et avec la terre, qui les héberge et les nourrit. Faute de quoi il n'y aurait qu'un désert stérile.

Une évolution positive de plus en plus complexe y a rendu possible l'apparition de l'homme et de son pouvoir transcendant, grâce à la parole et à la raison.

L'espèce humaine a imprimé ses marques sur la terre de façon extraordinaire et même parfois extravagante. Jusqu'où ira-t-elle et ne risque-t-elle pas d'aller trop loin, tant pour sa propre survie que pour celle du monde vivant dont elle dépend, voire pour l'existence même de la Terre ? Au sens latin, raison signifiait mesure, modération. La modération devrait nous garder de l'ivresse.



L'extrême complexité nous rend quasi-impossible la perception exhaustive de nos liens et obligations avec notre environnement, alors qu'ils sont essentiels. Mais cela sera compensé par la communication en famille et dans l'environnement proche, par l'instruction et maintes informations de plus en plus abondantes, voire surabondantes, mais pas toujours objectives. Là doit intervenir la culture, pas seulement celle de la littérature, des musées et beaux-arts, mais prioritairement, la culture comme prise de conscience de soi et éducation à la maîtrise personnelle et à l'esprit critique.

Nous sommes habitués à un confort gaspilleur et à la satisfaction prioritaire de nos rêves par rapport à des besoins essentiels et sans penser aux autres. Ce n'est pas un motif pour arrêter le progrès et reprendre les modes de vie ancestraux. Les moyens actuellement disponibles sont précieux pour couvrir nos besoins, nous protéger, nous épanouir, faciliter les communications matérielles et verbales qui font la richesse de l'humanité.

En revanche, il faudrait étudier minutieusement les déséquilibres dus aux énormes différences entre les populations dans le monde, au sein de

chaque pays, au sein d'une ville et même dans des voisinages proches, faire attention à ne pas exploiter les gens sous prétexte de les développer. Notre devoir de réflexion est impératif à tout niveau, du plus infime au plus général, en reconnaissant et en respectant la dignité de ceux qui sont défavorisés. Il faudrait écrire un gros livre. Je me contenterai ici de deux thèmes.

Le premier est celui du réchauffement atmosphérique. La restitution en deux siècles dans l'atmosphère du carbone stocké pendant des centaines de millions d'années par les forêts primaires auxquelles nous devons notre oxygène, provoque une diminution du rayonnement de la terre vers l'espace, selon des lois physiques bien vérifiées (voir les travaux de P. Bouguer, J. Stefan, W. Wien, M. Planck), comme si la terre rajoutait un pull-over sur son chemisier, et cela tient chaud.

La température terrestre a déjà varié, mais lentement, sur des dizaines de milliers d'années, laissant à la vie le temps de s'adapter, alors qu'aujourd'hui, ce peut être en un siècle. Avec le temps qu'il nous faudra pour réagir, il n'y a pas lieu de paniquer mais, dès maintenant, il nous



faut limiter avec pertinence toutes les consommations de combustibles fossiles, que ce soit dans les transports, dans l'industrie et l'agriculture, comme aussi dans les techniques et appareils de confort, et ce sera un très gros travail.

Le second thème concerne notre chronobiologie. Selon le docteur Bernard Metz, ex-professeur agrégé de la faculté de médecine de Strasbourg, l'organisme humain est assujéti, tant du point de vue physiologique que psychologique, à des variations nyctémérales (nuit/jour) telles que les fonctions végétatives ou sensorielles présentent des fluctuations systématiques au cours des vingt-quatre heures, provoquant des effets défavorables dans le cas de décalage horaire imposé. Actuellement, nous vivons avec une heure d'avance sur le rythme naturel l'hiver, et deux heures d'avance l'été, sans percevoir l'effort imposé inutilement à notre physiologie, fatigue insidieuse supportée éventuellement avec un peu plus de café le matin ou de somnifère le soir. Sommes-nous sûrs

de n'avoir pas perdu nos moyens de perception de la nature ?

Restons cependant optimistes. Nombreux sont les gens simples qui conservent leur bon sens. Ce serait plutôt en montant dans les hiérarchies économiques et politiques qu'apparaîtraient les dérives. Dominés par l'activité financière, nous avons du mal à "monétiser" la dignité des hommes et des femmes, ce qui peut fausser les statistiques. Pour nos spécialistes, une croissance inférieure à 1 ou 1,5 %, sans préciser si elle est quantitative, qualitative ou purement monétaire, est catastrophique. Mais en cent ans, cela multiplie de 2,7 à 4,4 fois nos consommations par rapport à aujourd'hui. La terre aura éclaté avant.

Si, à l'inverse, quelques jeunes veulent réfléchir à quelques-unes de ces idées et prendre les problèmes à bras le corps, il y a du travail pour eux, difficile certes, mais source possible de beaucoup d'enthousiasme. Alors, pourquoi pas ? ■





Les petits paysans tanzaniens sont-ils durables ?

par **Arnaud de BOISSIEU**



Prêtre de la Mission de France, Arnaud a vécu dix ans en Tanzanie. Il est actuellement dans l'équipe Marseille Nord.

J'ai vécu dix ans en Tanzanie, à Dodoma, une petite ville si peu urbaine qu'elle pourrait aisément concourir pour le titre de la première ville à la campagne. À Dodoma, on est d'abord paysan, on vit de la terre. Ou plutôt, pour beaucoup, on tente de survivre. Qu'y-t-il de durable chez des petits paysans du plateau central de la Tanzanie, qui se battent au jour le jour pour leur survie ? Ce que j'y ai connu de plus durable, c'est qu'on y crève la faim, année après année, avec une régularité effarante,



depuis des générations, au point que le meilleur calendrier qui soit à Dodoma est celui des grandes famines. Ne généralisons pas. J'ai connu des paysans de trois ou quatre générations, et j'en ai été le témoin déconcerté et interdit : au cœur de cette survie au ras de terre, se dit une force de vivre dont je ne possède pas les clefs de compréhension. Alors l'idée que les petits paysans africains auraient bien des choses à nous apprendre quant au développement durable, et par conséquent, sur nos modes de vie ici, chez nous, est une idée bien sympathique, qui nous caresse dans le sens du poil écologique, mais qui me laisse dubitatif.

Bien sûr, j'ai été témoin ou acteur de formes intéressantes de développement. Je pourrais parler de la promotion de la culture attelée ou de l'utilisation du biogaz. Ce sont des projets de développement fort sympathiques et efficaces, qui progressent à un rythme absolument tanzanien, c'est-à-dire infiniment lent. Je pourrais parler des efforts d'ONG comme l'INADES¹, en milieu rural, et de la mise en réseau des paysans. Des efforts

qui ne restent pas sans résultats. Cela suffit-il pour transformer les paysans en modèles de quelque chose pour nous ? Je ne le pense pas.

Dans les années 1980, Goran Hyden, sociologue suédois, a livré cette analyse de la société paysanne tanzanienne, présentée ici par Peter Geschiere : « *Hyden essaie de caractériser le mode de production paysan en introduisant le concept d'économie affective. Il s'agit d'une économie dominée par les liens affectifs de descendance ou de résidence commune, par une orientation domestique et par la conviction que chacun a droit à sa propre subsistance. Il s'efforce de concrétiser cette image assez floue dans un aperçu historique des efforts des paysans tanzaniens pour échapper, non sans succès, aux interventions du gouvernement colonial, aux pressions de l'économie de marché et aux projets ujamaa (développement communautaire) du régime postcolonial. Malgré toutes ces interventions, les paysans ont gardé le contrôle de la terre et la capacité de préserver leurs propres systèmes de production. Ainsi, l'économie affective n'a perdu ni sa cohérence ni son*

1. Institut africain de développement économique et social.



élasticité. Même la phase la plus contraignante du socialisme tanzanien – le programme de villagisation qui obligea au moins cinq millions de paysans à se regrouper après 1973 dans de plus grands villages, souvent dans des circonstances pénibles – n'a pas abouti, toujours selon Hyden, à une soumission définitive des paysans. ... Hyden croit déceler des indices selon lesquels, même dans ces circonstances nouvelles, les paysans réussissent encore à maintenir de manière indépendante leurs propres formes de production. Les paysans garderaient leur choix d'évasion : malgré toutes les mesures coercitives du gouvernement, ils pourraient toujours ignorer l'État parce qu'ils contrôlent leur propre production de subsistance. Ceci fait obstacle à toute forme de développement. Le fait, par exemple, que le gouvernement tanzanien s'efforce en vain d'imposer aux paysans un accroissement de la production vivrière est pour Hyden une preuve tangible – comme la baisse de cette production vivrière en Afrique en général – que les paysans n'ont toujours pas été capturés ».

Donc le petit paysan tanzanien saurait plier sans rompre. Il aurait fait le dos rond face aux orientations politiques, socialisme idéologique de Nyerere, libéralisme colonial ou actuel. Et il

continuerait de vaquer à son agriculture et son économie de survie. Un ami expert en développement paysan et bien plus compétent que moi commente : « *Il re-fait, re-commence, éternel retour de la vie sous n'importe quelle latitude, avec la différence qu'en s'inscrivant dans ce mouvement sans le vouloir, le paysan tanzanien en question re-tourne à l'essentiel : ce que tu appelles sa sur-vie qui est de fait sa vie* ».

Voilà qui est provoquant pour nous, hommes de bonne volonté, et de développement durable. Tels les Gaulois d'Astérix, quelques petits paysans résistent à nos modèles. Mais à la différence d'Astérix, ils le font sans conscience claire de la portée de leur résistance. Et s'il y a une bonne nouvelle, je ne vois guère que celle-ci : ces paysans sont le vivant exemple qu'il existe un mode de vie qui ne doit rien au nôtre, qui n'a donc pas de compte à nous rendre.

Trente après Goran Hyden, l'analyse reste-t-elle pertinente ? La mondialisation a eu le temps de pousser ses tentacules, même si la crise actuelle indique quelques-unes de ses limites. Les paysans que je connais à Dodoma sont effectivement ceux décrits par Hyden. De par leur existence même, les



petits paysans de Dodoma nous montrent une autre limite : ici, la mondialisation n'a pas (encore) pénétré. Les petits paysans de Dodoma m'apprennent que la mondialisation n'est pas mondiale. Mon ami expert regimbe : « *Les marchés urbano-ruraux regorgent de taiwaneries et autres saloperies clinquantes, les émigrés Somaliens et leurs réseaux² injectent de l'argent là où on l'attend jamais... Que tout cela ne soit pas durable je te l'accorde mais tout le monde est bel et bien dans de la mondialisation, la pire, celle qu'on subit, ... Et c'est là aussi la mauvaise nouvelle pour*

eux, c'est que la mondialisation, dans sa version destructrice, est diablement mondiale ». Qui a raison ? Avec mon ami, je reconnais que la mondialisation rampe jusqu'aux portes de Dodoma. Mais je m'interroge : a-t-elle touché aux fondements de la vie paysanne ? Les mécanismes qui permettent aux paysans de durer, de re-faire, sont-ils atteints ? Il y a matière à discuter, et c'est déjà une nouvelle. Est-ce une bonne nouvelle ? Pour nous, oui. Pour eux, tant qu'ils vivront au rythme des famines, certainement pas. ■

2. Suite à la guerre civile et à l'absence d'État en Somalie, de nombreux émigrés trouvent refuge dans des grosses bourgades tanzaniennes de la région de Dodoma où ils vivent principalement de commerce en tout genre.



Heureux d'être paysan

par Jean-Marie POUYMIROO
et Gonzague DAMBRICOURT



Jean-Marie et Gonzague sont prêtres de la Mission de France, au Cameroun depuis plus de 40 ans. Dominique Fontaine est allé les interviewer à Maroua en janvier 2009 sur le thème de ce numéro de la Lettre aux Communautés.

D. F. : Gonzague, depuis le début, tu t'es consacré à la formation agricole au Nord Cameroun.

G. D. : Oui, je travaillais dans le cadre de l'INADES¹, un institut fondé par les jésuites à Abidjan. En 1987, j'ai conseillé à l'évêque, Jacques de Bernon, de demander à la Mission de France d'envoyer Jean-Marie ici pour que nous travaillions ensemble.

J.-M. P. : Ce qui fut fait. Je suis devenu responsable du Comité diocésain de Développement

1. Institut africain de développement économique et social.



(CDD), qui assure le service de la Caritas dans le diocèse. À l'époque, chacun faisait son projet de développement dans son coin. Il a fallu du temps pour organiser tout cela. Il y avait par exemple une formation de catéchistes, dans un centre diocésain appelé Emmaüs, avec un minimum de formation agricole. Le diocèse a fermé le centre pendant un an pour revoir le projet. J'en ai profité pour proposer d'utiliser ce centre laissé libre pour créer un centre de formation agricole. Cela n'a pas été facile. L'évêque a dû mettre son autorité en jeu. On a démarré, puis le centre de formation des catéchistes a rouvert et les deux fonctionnent en parallèle depuis onze ans.

Nous avons démarré avec le CDD, qui embauchait des animateurs et des techniciens de l'agriculture.

D. F. : Quel était votre projet ?

G. D. : Nous voulions former ces couples d'agriculteurs qui puissent être des références dans leur village et leur milieu.

D. F. : Pourquoi des couples ?

G. D. : Les jeunes non mariés ne sont pas assez stables dans les villages. N'étant pas mariés, ils n'ont pas droit à la parole dans le village. Il faut que le couple soit volontaire pour apprendre et

pour partager ensuite ses connaissances théoriques et pratiques. Ils sont choisis par leur village pour devenir leur technicien agricole. C'est le village qui les envoie, c'est le village qui les recevra. La communauté s'engage à surveiller leurs champs et leurs habitations pendant l'année de formation. Nous demandons aux couples stagiaires de venir au centre avec leur âne, leurs outils et le mil qui leur sera nécessaire pour un an. Et ils repartent ensuite avec celui qu'ils auront cultivé... au moins deux fois plus !

Ils apprennent de nouvelles techniques de culture : le semis en ligne, les digues contre l'érosion, l'utilisation de fumier et un certain traitement des cultures. Je ne suis pas pour le bio ! Mais c'est un projet de développement durable pourtant. On cherche des croisements, pas des OGM. On recherche des variétés à cycle court. Par exemple, au lieu d'un mil à 150 jours, on a aujourd'hui du mil à 90 jours. Quand tu as loupé ta semence au mois de mai, tu peux semer de nouveau et espérer une récolte en octobre. Il y a aussi les cultures associées : tu fais deux rangées de mil et tu intercales une rangée de soja... et tu récoltes la même quantité de mil et en plus le soja ! Le soja apporte de l'azote à la terre. De plus



ce système fait que les maladies de chacune des plantes se transmettent moins d'un rang à l'autre. Un autre exemple : Quand un plan d'arachides ne pousse pas, tu sèmes du soja à la place et tu ne perds donc pas un emplacement.

J.-M. P. : Les stagiaires apprennent beaucoup de choses simples, qu'ils discutent entre eux et qui se perfectionnent d'année en année avec l'expérience. Et ensuite cela passe des uns aux autres. La deuxième année de formation se fait au retour au village, où ils font partager leurs découvertes et leurs connaissances. Cela se fait dans des réunions, mais aussi de façon naturelle au quotidien. Si tu fais quelque chose, ton voisin te regarde, et même si tu ne lui dis rien, il aura repéré ce que tu améliores et il s'en servira.

D. F. : Revenons à la formation en couples, c'est vraiment original.

J.-M. P. : Nous avons découvert des conséquences qui n'avaient pas été prévues au départ. Le couple stagiaire, qui vit au centre toute une année avec onze autres couples et le couple animateur, va changer. Il y a une vie de communauté qui s'instaure. Les premières années, les femmes ne parlaient pas devant nous. Aujourd'hui, je peux te dire qu'elles parlent !

L'épouse de Lucien, le directeur, est une vraie animatrice. Elle discute avec elles. Ensemble elles apprennent à trouver des feuilles et des arbustes pour la santé et la cuisine. Les maris sont obligés de discuter avec leurs femmes : Qu'est ce qu'on va mettre de côté ? Est-ce qu'on va ouvrir un compte épargne ? Le soir dans le couple on se parle. Le directeur, Lucien, est parent d'élève au village. Les stagiaires voient comment il s'engage dans la vie de l'école. Bref, la vie de couple se modifie peu à peu. Quand ils reviennent au village, ces couples deviennent des références, au plan agricole mais aussi au plan de la citoyenneté et de la vie chrétienne. À Jéricho, tous les matins à 5h30, ils lisent l'Écriture et la commentent. Plusieurs fois par semaine, ils se retrouvent pour partager leur foi et le curé de Douroum vient célébrer la messe régulièrement.

D. F. : Il n'y a que des catholiques à Jéricho ?

J.-M. P. : Il y a aussi des protestants, mais le problème est que leur communauté n'est pas derrière eux. Quant aux musulmans, le centre leur est ouvert, mais il n'y a jamais eu de demande. Les musulmans ne s'intéressent pas à la promotion agricole ici.



Le fait est que l'évêque, qui visite chaque année le centre, me disait l'an dernier aux journées diocésaines : « C'est bizarre, j'ai l'impression que je connais tout le monde. » En effet, beaucoup des couples formés au centre Jéricho s'engagent naturellement ensuite dans la vie de leur paroisse, en particulier dans les Comités de Promotion Humaine (CPH) et dans les Communautés ecclésiales vivantes, groupes de quartiers ou de village où on lit ensemble la Parole de Dieu. Ces stagiaires deviennent... comment dire ?

D. F. : Ils deviennent des références, des gens qui font autorité autour d'eux.

J.-M. P. : Oui, voilà. Et tu sais, ils en sont fiers.

G. D. : Ils deviennent des gens écoutés du village. Dans les animations villageoises, on réunit les chefs traditionnels, puis les notables, puis les gens écoutés du village. Ce sont eux qui font autorité.

J.-M. P. : Et cela change le pays. Les changements qu'on perçoit sur dix ans sont issus de ces petites choses : La récolte va être meilleure, on va cultiver autrement, un budget familial existe, on envoie les enfants à l'école, etc. Il y a cette confiance que les villageois mettent dans les

couples qui ont "fait Jéricho". Ils sont reconnus comme des gens véridiques, on peut les suivre, on peut leur faire confiance.

D. F. : **Gonzague, tu me disais : « Finalement, ce centre Jéricho, ce n'est pas notre meilleure réussite, mais c'est quelque chose dans le genre... ».**

G. D. : Oui, parce que Jéricho, ce n'est pas uniquement le centre, c'est tout ce qui tourne autour, ce qui est avant et après : La communauté qui les envoie et qui les reçoit ensuite.

D. F. : **Pourquoi avoir choisi ce nom : Jéricho ?**

J.-M. P. : En parlant avec l'évêque, on a pensé à ce nom : Jéricho Terre Nouvelle. Les murs de Jéricho sont tombés pour accueillir le peuple qui arrivait en Terre Promise. Ils deviennent des membres actifs de leur pays. Tu vas à Jéricho, tu reviens autre. Tu vis autrement, tu as une attitude autre, tu as le souci de ta famille, de ton village, de ton pays, de la communauté chrétienne, tu fais partie du diocèse, tu crées un esprit de communauté. On voit la naissance d'un esprit critique : tout n'est plus accepté, on lutte contre la corruption, certains osent parler devant le chef de village ou des responsables administratifs. Ce changement est particulièrement net chez les femmes. Auparavant



la femme restait à sa place, comme servante de l'homme. Petit à petit elle devient la compagne de l'homme. Ce n'est pas pareil ! Et puis c'est la vie de couple elle-même qui change, le dialogue dans le couple s'instaure. L'homme écoute sa femme. Les changements de mentalité sont toujours très longs, la tradition reste prégnante, mais au niveau de la vie des couples, on voit un réel changement.

G. D. : On a élaboré toute une bibliothèque de fiches simples, sur les techniques agricoles mais aussi sur l'accompagnement, sur les droits de l'homme, sur les questions juridiques, etc.

J.-M. P. : Ils repartent avec cette bibliothèque, ces livrets qu'ils ont discutés et qui leur servent de points d'appui. D'ailleurs, il n'y a pas que les stagiaires de Jéricho qui utilisent les livrets, il y a des gens qui viennent d'autres régions et diocèses.

D. F. : En lisant ces livrets, on sent qu'il s'agit de dizaines d'années d'expérience, de dialogue et de réflexion, avec l'INADES et avec les gens. C'est une expérience collective, une mémoire collective.

Mais je voudrais revenir au développement durable : avez-vous le sentiment de participer au développement durable ?

G. D. : Bien entendu ! Mettre le fumier dans la terre, associer les cultures, travailler en courbes de niveau, garder l'eau pour diminuer l'érosion, qu'est ce que c'est sinon travailler pour le développement durable ?

J.-M. P. : Et puis ces villageois ne quittent plus leur terre. Ils vivent mieux sur leur terre et dans leur village. Ce qui me réjouit, c'est que ces paysans sont heureux bien que n'ayant pas beaucoup d'argent. Ce n'est pas l'argent qui compte pour eux.

D. F. : On peut être heureux même si on n'a pas beaucoup d'argent. Ils nous disent quelque chose d'important à nous qui cherchons de nouveaux modes de vie.

J.-M. P. : On réfléchit actuellement à ce qu'on appelle l'approche village. Il s'agit que le village réfléchisse à ce dont il a besoin et s'organise. Ils vont alors contacter le Comité diocésain de développement. Pour qu'il y ait des suites, il faut que cela vienne des villageois et pas seulement du curé, de la religieuse ou d'une personne isolée. On organise alors une journée de promotion humaine : On invite alors les chefs et l'administration. Et on discute. Par exemple : L'eau est très rare, comment moins la gaspiller ? On discute une journée entière.



re, il peut y avoir jusqu'à 200 personnes. Le débat est animé par le CDD et les gens eux-mêmes.

D. F. : Cette démarche que vous vivez ici vous passionne, ça se sent.

G. D. : Ce qui se vit là, c'est une Église du deuxième genre. Cela fait sortir des Églises boiteuses, centrées uniquement sur le spirituel, qui ne marchent que sur un pied.

J.-M. P. : Nous sommes heureux bien sûr de vivre cela : Constaté que des hommes deviennent plus hommes, que les femmes deviennent de

plus en plus responsables, ça nous intéresse. Nous sommes heureux que le diocèse garde ce cap dans lequel nous nous sentons bien comme prêtres de la Mission de France. Il serait bon que les séminaristes et les jeunes prêtres s'intéressent à cette dimension de la diaconie de l'Église.¹

D. F. : En vous écoutant, je découvre que, partant des questions des modes de vie et du développement durable, vous avez parlé des trois autres axes votés en 2007 à l'Assemblée générale de la Communauté Mission de France.² ■

1. Pour information complémentaire voir le site : www.marouapromo.org

2. Vivre la solidarité avec les pauvres, vivre ensemble la dimension internationale ici et là-bas, ainsi que les questions nouvelles autour de la famille, la vie conjugale, l'éducation des enfants et la relation hommes/femmes.



Glaneurs de vies

par Marie-Françoise LE DREFF
et Pierre CHAMARD-BOIS



**Marie-Françoise
Le Dreff est infirmière
à Lannion, membre du
réseau Santé.**



**Pierre Chamard-Bois
est formateur à Brest,
membre d'une équipe
de partenaires.**

Une rencontre¹ proposée par la Mission de France en Bretagne a été l'occasion d'une réflexion approfondie sur nos modes de vie. Le thème proposé était « Un temps pour vivre autrement... en glanant sa vie ». Nous évoquons ici ce qui a présidé à la préparation du week-end où a été expérimenté concrètement un “autre” rapport au temps, à la nourriture, aux objets, à la nature, au corps.

Glaner ? C'est ramasser ce qui reste dans les champs après la moisson. Ou, plus largement, ré-

1. Les 1^{er}, 2 et 3 mai 2009, à Plérin, près de Saint-Brieuc.



cupérer des restes, là où d'autres ont fait d'amples provisions.

Qui d'entre nous n'a pas un jour glané ? Un morceau de gâteau abandonné sur une table après un repas, un vase ébréché sur le trottoir, un journal dans le train, un tuyau pour une bonne affaire, un peu de liberté dans une journée trépidante.

Glaner était courant il y a un siècle, dans les champs (en particulier par des femmes²), sur les trottoirs des villes, après les marchés. Et puis s'est développée une société de consommation où tout ce qui reste est voué à la destruction ou à la décharge. Ce modèle est entré lui-même en crise et de nouveaux glaneurs sont apparus, soit poussés par la nécessité, soit pour faire entendre la folie d'un monde qui s'autodétruit en produisant sans limite. Nous ne pouvons rester sourds à ce qui interroge aussi bien nos modes de production que la façon dont nous vivons. Le glanage : une pratique qui croise des domaines aussi éloignés que sont l'économique et le spirituel.

Le glanage, un révélateur socioéconomique

Deux documents de qualité nous ont permis de prendre la mesure de la diversité des personnes pratiquant le glanage : le film d'Agnès Varda, *Les glaneurs et la glaneuse*³, et le rapport sur le glanage alimentaire remis en janvier 2009 à Martin Hirsch, Haut Commissaire aux solidarités actives contre la pauvreté⁴. Ils donnent, en la respectant, la parole aux personnes concernées.

Pour certains, la pratique du glanage, surtout alimentaire, est presque une nécessité (en particulier pour des personnes âgées qui survivent avec une retraite ridicule). Ces glaneurs ne vont pas chercher de la nourriture dans des banques alimentaires (restos du cœur ou autre) : c'est une question de dignité. Ils refusent un mode de vie d'assisté. Le glanage, au contraire, est un travail, une forme de seconde récolte de ce qui n'appartient (plus) à personne, de ce qui a été jeté ou

2. Le tableau de Jean-François Millet, *Les glaneuses*, a fait le tour du monde.

3. Il date déjà de 2000. Il a été suivi d'un autre film, *Deux ans après*, où la réalisatrice retrouve les personnes qui étaient intervenues dans le premier film. Passionnant.

4. « Les glaneurs alimentaires », janvier 2009. Il est téléchargeable à <http://www.cerphi.org/Etudes-et-sondages/Telecharger-les-etudes-disponibles>



abandonné dans des poubelles, sur un marché, sur la voie publique. Glaner ne consiste donc pas à quémander. Glaner nécessite du temps, de la disponibilité, de l'à-propos (à quelques minutes près, il ne reste plus rien de récupérable), du jugement (discerner ce qui est réutilisable d'un simple coup d'œil), de compétences pour recycler ce qui a été ramassé (par ex. dans des recettes de cuisine adaptées). Glaner est un risque, car parfois on rentre bredouille et il faut alors se débrouiller autrement. Glaner est un moyen de (re)trouver une dignité aux marges d'une société de consommation et de gaspillage.

Pour d'autres, le glanage est un choix personnel, parfois militant (surtout pour des jeunes de moins de trente ans) : une forme de protestation ou de refus d'une société hyper consummatrice et gaspilleuse. C'est aussi une manière de souligner l'absurdité d'un mode de développement orienté par le quantitatif, le moindre coût systématique et le profit qu'on peut en tirer. Marie-Françoise, sans être glaneuse régulière, a choisi ce mode d'interpellation : « *J'évite au maximum les temples*

de la consommation. Je reçois, chaque semaine, un panier de produits de l'agriculture biologique alimenté par des légumes et des fruits de saison produits localement. Je m'habille à l'occasion dans des bourses aux vêtements. Je n'ai ni portable, ni ordinateur, ni four à micro-onde. Je choisis volontairement le simple, le frugal, la sobriété. Je suis à l'écoute de ma voisine qui épluche les publicités de sa boîte aux lettres pour faire ses achats hebdomadaires au meilleur prix. »

Cette manière de consommer, qui va à contre-courant de la tendance générale, n'est certes pas généralisable tel quel, mais elle fait signe de deux manières : d'une part, notre rapport aux objets ou à la nourriture n'est ni insignifiant ni neutre⁵ ; d'autre part, nous sommes souvent devant le dilemme de ceux qui n'ont pas des ressources infinies : *consommer plus et moins cher* (et souvent de moindre qualité) ou *consommer moins et plus cher* (de meilleure qualité). Quels sont nos réels besoins ? Dans ce que nous consommons, quelle est la part d'une recherche de reconnaissance, d'une jouissance immédiate, du nécessaire

5. C'est particulièrement visible quand on regarde ce que nous transmettons aux enfants : dans la famille, à l'école, par les médias, trois espaces qui définissent parfois des modes contradictoires de consommer.



à vivre ? Quand les biens sont multipliés et à portée du regard, de la main ou de la bourse, toutes ces motivations sont mêlées, et on ne sait plus très bien ce que l'on fait.

Redonner de la valeur aux déchets

Les communautés Emmaüs ont ouvert la voie. Elles sont plus que jamais d'actualité. De nombreuses PME de valorisation ont vu et voient encore le jour. Elles offrent la plupart du temps à leurs employés de réels moyens de réinsertion sociale. Elles font aussi la preuve de leur pertinence économique. Sœur Emmanuelle a aussi attiré l'attention sur l'importance de l'économie de récupération dans les mégapoles des pays émergents.

Mais nous insisterons ici sur le fait que la valorisation de ce qui n'a plus de valeur après une première utilisation concerne aussi tout un chacun. « *Récupérer chez un grossiste des fruits gâtés, le remercier de l'attention qu'il a portée à ma demande,*

en recevoir encore d'autres. Dans l'heure qui suit, les transformer en compotes au goût inégalé, à tel point qu'on me demande si c'est de la mangue. Saveur des fruits mûrs à point, joie d'avoir partagé avec d'autres une création culinaire⁶. »

Valoriser est un acte d'intelligence créative. Il n'y a pas de recettes toutes faites car on ne sait pas toujours ce qu'on va trouver. Autre exemple : créer de belles mosaïques à partir de déchets de faïence⁷. C'est accessible à tous, et pas seulement à des artistes contemporains reconnus. C'est une question de regard. Donner une seconde vie à des objets qui ont d'abord été considérés comme purement utilitaires, sauver de la destruction ce qui ne correspond pas aux normes dominantes, c'est traverser l'apparence des choses. Transfigurer ainsi ce qui apparaît comme défiguré, dégradé ou perdu, c'est passer de la dévoration à l'écoute de ce qui peut advenir. Cela s'applique aux objets, à la nourriture certes, mais aussi aux personnes.

Nous considérons notre corps comme un instrument au service de notre volonté. Il produit

6. Les participants au week-end du 1er mai en ont fait l'expérience, grâce à l'initiative de Marie-Françoise.

7. C'est ce qu'a réalisé l'un des ateliers proposés au cours du même week-end : bonheur des enfants... et des adultes. Merci à Christophe Guillas de l'équipe de Rennes.



des déchets, il souffre, il a des pannes. Mais il parle si on prend le temps de l'écouter⁸.

Rien n'est jamais perdu chez quiconque. La diminution des performances, le handicap, la vieillesse, l'inutilité sociale ou économique ne sont pas seulement une perte de dignité qui exige moralement le respect. C'est un chemin pour une seconde naissance, en un acte créateur, où se révèle ce qu'on n'a pas encore sous les yeux. Cela exige une écoute qui fait voir au-delà de ce qu'on considère habituellement comme bon, beau, juste. Cela offre une joie, au bouquet de gratuité, qui laisse loin derrière la jouissance de posséder ou la satisfaction de désirs⁹.

En ce domaine, les plus pauvres peuvent être nos maîtres. L'attention à ce qui tombe de la table des riches pour en faire la matière de sa vie, trop souvent par nécessité, parfois par vocation, est une leçon d'humanité. Vivre simplement pour simplement vivre.

Glaner, un geste évangélique ?

La loi de Moïse évoque le glanage à propos de la sainteté, dans le livre du Lévitique au chapitre 19. « ² *Soyez saints, car je suis saint, moi, le Seigneur, votre Dieu. [...] ⁹ Quand vous ferez la moisson sur votre terre, tu laisseras un coin de ton champ sans le moissonner, et tu ne glaneras pas ce qui reste à glaner. ¹⁰ Tu ne grappilleras pas dans ta vigne, et tu ne ramasseras pas les grains qui en seront tombés. Tu abandonneras cela au pauvre et à l'étranger. Je suis Yahvé, votre Dieu.* »

On se tromperait lourdement si nous ne voyions là qu'une forme d'aumône. L'histoire de Ruth la Moabite nous fait découvrir que c'est par là que le peuple d'Israël accueille l'étranger qui le sauvera en son sein. L'étrangère Ruth trouve sa place comme glaneuse grâce à cette loi. Et cela va permettre à Booz de reconnaître en elle celle qui deviendra son épouse. De cette alliance inattendue, naîtra un fils dont la descendance ne comptera rien

8. Un atelier « À l'écoute de son corps », animé par Jacqueline Torquéo, a permis d'expérimenter cette valorisation de cette part de nous qu'on instrumentalise.

9. Un atelier a expérimenté que la poésie pouvait être l'art d'accueillir ce qui tombe des paroles toutes faites pour faire entendre ce qui se murmure au fond de nous.



moins que le roi David. Ce qui tombe d'Israël, ce qui n'est pas moissonné, non seulement n'est pas perdu, mais devient la semence du salut à venir.

On entend alors l'étonnante résonance de cet épisode avec celui de la rencontre de Jésus et de la syro-phénicienne¹⁰. Les miettes de pain qui tombent de la table des enfants ne sont pas perdues. Elles sont une nourriture pour ces « petits chiens » d'étrangers à Israël qui souffrent des démons qui harcèlent ceux qui sont sans loi. Les nations n'ont pas à adopter la loi d'Israël, mais elles peuvent recevoir ce qui en est le plus précieux : ce qui s'en échappe à l'insu de ceux qui en sont les bénéficiaires. La Parole proclamée en Israël a des effets bien au-delà des frontières. La syro-phénicienne est une belle figure de glaneuse du

second testament. Jésus reconnaît dans ce qu'elle dit une parole de foi qui guérit sa fille. Car Jésus s'y connaît question glanage : sur les routes, il ramasse et remet debout des aveugles, des boiteux, des sourds, des lépreux, tous rebuts ou fêlés d'humanité, hors circuits de la société. De la loi de Moïse, il recueille des béatitudes qui portent voix jusqu'aux extrémités de la terre. De cinq pains et deux poissons négligés, il fait un festin de communion pour une foule au désert.

Ce qui tombe de nos vies n'est pas perdu : le glaneur de Galilée le recueille pour en faire la matière même de notre corps de ressuscité. A sa suite, comme apôtres, nous glanons aussi ce qui tombe de la vie de ceux que nous rencontrons pour l'offrir à Celui qui est source de la Vie. ■

10. Marc 7, 24-30.



L'urgence est au partage



**Membre de la
Communauté Mission
de France, Olivier
est avec son épouse
Chantal dans l'équipe
de Haute Bretagne.**

par Olivier CAPON

Voilà 15 ans que je suis engagé dans les communautés Emmaüs, dans l'accueil et le partage avec celui qui vient avec son sac et ses fêlures. Fort de ces rencontres, mes commentaires à propos de l'évangile de Luc sont inspirés par une conviction : le partage et la recherche de justice sont chemin pour la rencontre de Dieu et la construction du royaume ; ils sont « urgence » pour l'avenir de l'humanité et celui de la planète.



Quelqu'un sortant de la foule dit à Jésus : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage »

Qui peut ignorer cette soif, ce cri, ce trou béant dans la vie des hommes : la justice ? Quand on n'a pas de toit, de terre, quand on vit la précarité d'un travail avec ses petits contrats, ses petits salaires, quand on butte contre l'opacité et la complexité de l'Administration parce qu'on ne sait pas bien manier la langue, ni le droit... doit-on se soumettre et renoncer, ou bien se rassembler et réclamer justice ?

Derrière cette demande de « partage », j'entends le bruit des émeutes de la faim dans les pays du sud spoliés par les multinationales du nord, mais aussi de façon plus sourde et feutrée, la prière des divorcés à qui l'on refuse l'accès à la Table. Cette demande de partage n'est pas uniquement nourrie par le besoin de pain et de vêtements, mais aussi par celui de la reconnaissance, du respect, de la dignité.

Jésus dit : « O être humain, qui m'a établi pour être votre juge, ou pour faire vos partages ? »

C'est vrai, trop souvent on s'est tourné vers Dieu pour réclamer justice. Trop souvent nous

avons attendu de lui qu'il se comporte en arbitre. C'est facile d'aller le chercher pour régler nos affaires d'« hommes ». Car la solidarité, la fraternité, la justice... sont des missions d'hommes. C'est notre lot commun, quelle que soit notre origine ou notre religion.

Pourtant, si le partage et la fraternité sont avant tout des valeurs « humanistes », Dieu en fait une condition pour accéder au royaume. Il nous dit – ailleurs dans l'évangile –, qu'aimer commence par le partage et que la quête de justice est indissociable de la quête de Dieu. Ainsi, nos luttes militantes nourrissent notre recherche de chrétien et participent de la construction du Royaume.

Il leur dit : « Veillez à vous garder de toute cupidité ; car la vie d'un homme n'est pas dans ses biens, fût-il dans l'abondance. »

La cupidité ne mène nulle part, le confort pour le confort ou les biens matériels pour eux-mêmes, ça enferme, ça coupe, ça rétrécit l'homme et sa vie.

Mais le partage des biens, quand il ne procède pas de calculs, mais du don et de l'ouverture à l'autre, est un chemin de foi. Le partage dit notre



besoin de l'autre, pour dépasser nos peurs et nos propres limites. Pour celui qui donne, le partage est une dépossession matérielle qui l'enrichit dans son lien à l'autre. À travers ce geste, il dit à celui qui reçoit : « tu comptes pour moi, n'aie pas peur, à deux on est trois ». Pour celui qui reçoit, le partage est une richesse qui l'invite à devenir à son tour solidaire de ses frères. S'échafaude alors une drôle de toile, nommée communauté.

Ainsi, quand on vit le partage, quelque chose de Dieu se révèle ; quelque chose de l'ordre de la multiplication des pains. Le partage du pain des « païens » est un compagnonnage qui met en chantier le royaume, qui nous transforme, et nous donne faim d'un autre pain, celui de Dieu. La vie d'un homme n'est pas dans ses biens, mais dans leur partage avec ses frères.

« Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus »

Il faut avoir une sacrée dose de confiance pour entendre ce que dit Jésus, avoir la foi ou la chercher. Je crois pour ma part que cette parole ne peut s'adresser qu'aux disciples, tant elle est loin

des préoccupations quotidiennes de l'homme qui a faim de pain. Dans sa première lecture, elle est même indécente pour qui n'a pas choisi, pour qui a le nez dans la boue et ne peut pas voir plus loin que demain.

Pour accueillir ce que dit Jésus, voire le comprendre, il est nécessaire d'être disponible dans sa tête et son corps, pour que, débarrassé des soucis matériels qui encombrant le quotidien, on aille plus loin que le sens premier des mots. Au-delà de notre besoin de pain, Jésus nous invite à nous nourrir du pain de Dieu. Il s'agit de passer du temporel à l'intemporel, de notre finitude à la vie...

« La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement »

Ainsi, quand l'Abbé Pierre a demandé au premier compagnon d'Emmaüs de « l'aider à aider », il ne lui a pas donné de quoi vivre, mais des raisons de vivre. Quand les volontaires d'ATD Quart-monde lisent des livres avec les enfants des cités, ils ne leur donnent pas des cahiers, des stylos ou une bourse scolaire. Ils tentent de leur donner le goût de l'enfance, des contes et de la découverte.



C'est de cette vie que parle Jésus quand il dit qu'elle est « plus que la nourriture ». La vie qui ne dépend pas du pain que l'on mange, mais celle qui traverse nos rencontres, qui se partage, et donne un sens à notre existence. De la même façon, le corps dont parle le Christ quand il dit qu'il est « plus que le vêtement », est celui qui naît de nos fraternités, qui émerge de nos actes collectifs et de justice, et que j'ai appelé plus haut « communauté ». C'est là le pain de Dieu.

L'accumulation de biens, les inquiétudes matérielles qui rendent frileux, le repli sur l'avoir sont des mirages (terriblement actuels) qui hypothèquent la vie. Sans nier notre humanité, Dieu nous invite à une conversion : aller vers l'autre et risquer le partage plutôt que d'amasser pour nous-mêmes et choisir la sécurité individuelle.

« Votre père a trouvé bon de vous donner le royaume. »

C'est la bonne nouvelle du texte et une promesse pour aujourd'hui. Car il ne s'agit pas d'attendre demain pour goûter au royaume ; nous devons le bâtir chaque jour par le partage et la rencontre. L'autre, mon frère, est chemin vers Dieu.

Pour aller jusqu'au bout de ce que je crois, je m'arrose le droit de compléter cet évangile de Luc sur le « don du royaume » par cette autre parole que Jésus aurait pu dire en préambule : « votre Père a trouvé bon de vous établir en frères » ; des frères pour partager, se serrer les coudes, rechercher l'équité dans l'accès aux soins, à l'alimentation, au logement, à l'éducation, à la dignité... aux droits de l'homme. Tout seul, et sans la fraternité à son seuil, le « don du royaume » n'advient pas.

En guise de salut fraternel

Les désordres que connaissent aujourd'hui les peuples de la terre sont le résultat d'une gestion égoïste et à court terme des ressources alimentaires, d'une vision économiste des politiques sociales et environnementales, d'une répartition des richesses injuste et inique. Nous pouvons être acteurs de transformations en consommant différemment, et en nous dépouillant du superficiel, mais cela n'est rien sans la justice, l'équité, le partage avec les plus petits, les peuples oubliés, les exclus. C'est au cœur de ce combat que Dieu nous attend. ■



À vous donner le royaume, votre Père a exulté



Membre avec son épouse Brigitte de l'équipe Nantes-Nord, Philippe fait partie du réseau chercheurs scientifiques de la Mission de France.

par Philippe MONOT

Bien sûr il y a les Béatitudes, les disciples d'Emmaüs ou encore la rencontre de Jésus avec la samaritaine.

Il y a ces grands textes, ces monuments, ces cathédrales, que l'on ne finit jamais de visiter, de relire et de travailler. À moins que ce ne soient eux qui, en fait, nous travaillent sans cesse...

Et puis, au détour d'un chemin, nous croisons aussi parfois un texte en apparence banal. Un texte qui ose à peine s'imposer à nos agapes



dominicales. Un texte qui nous effleure tout juste, au passage, sans presque nous toucher.

Alors qu'il s'agit de réfléchir à nos modes de vie, à l'avenir de l'humanité et de la planète, à ces grandes et sérieuses questions, voici qu'un de ces petits textes entre par la porte de derrière pour s'immiscer dans nos échanges¹. Lisons-le.

Quelqu'un, sortant de la foule, dit à Jésus : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. Celui-ci dit : « Ô être humain, qui m'a établi pour être votre juge, ou pour faire vos partages ? » Il leur dit : « Veillez à vous garder de toute cupidité ; car la vie d'un homme n'est pas dans ses biens, fût-il dans l'abondance. »

[...]

Jésus dit ensuite à ses disciples : « C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez

vêtus. La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier ; et Dieu les nourrit. Combien ne valez-vous pas plus que les oiseaux ! Si donc vous ne pouvez pas même la moindre chose, pourquoi vous inquiétez-vous du reste ? Considérez comment croissent les lis : ils ne travaillent ni ne filent ; cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu revêt ainsi l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qui demain sera jetée au four, à combien plus forte raison ne vous vêtira-t-il pas, gens de toute petite foi ? Et vous, ne cherchez pas ce que vous mangerez et ce que vous boirez, et ne vous tourmentez pas. Car toutes ces choses, ce sont les païens du monde qui les recherchent. Votre Père sait

1. Ce texte de l'évangile de Luc, au chapitre 12, versets 13-15 et 22-31, fut l'objet d'un partage lors du week-end de la CMdF organisé en Bretagne à l'automne dernier. Ce week-end avait pour thème : « les Nouveaux Modes de Vie ». La méditation que je vous propose doit beaucoup au partage que nous avons fait à cette occasion. Que ceux qui étaient présents en soient vivement remerciés. Je tiens également à remercier Jean Calloud pour l'échange que nous avons eu sur ce texte, ainsi que Pierre Chamard-Bois pour ses remarques pertinentes, que je me suis permis d'intégrer.



que vous en avez besoin. Cherchez plutôt le royaume de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus. Ne crains point, minuscule troupeau ; car votre Père a exulté à vous donner le royaume.

Un maître pour partager l'héritage ?

Le texte tel que nous le recevons n'est pas sans résonner a priori avec nos préoccupations. Lorsque nous réfléchissons sur nos modes de vie, ne sommes-nous pas un peu comme cet homme qui sort de la foule pour régler une question épineuse de transmission de valeurs entre les générations ? *Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage.* N'entendons-nous pas les générations futures réclamer par avance cette terre dont nous-mêmes avons hérité ?

Partage et héritage, n'est-ce pas cela dont, finalement, il est question ? Trouverons-nous donc un maître pour nous aider à discerner ce qu'il faut faire ? Un maître de sagesse tel qu'Antoine de St-Exupéry à qui l'on doit cette belle formule : « nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'em-

pruntons à nos enfants ». Alors, tout comme cet homme qui sort de la foule pour interpeler Jésus, nous interrogeons nous aussi les écritures, nous scrutons cette parole que l'on dit de Dieu : *Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage !*

Il se trouve qu'au sortir de l'enfance, j'ai découvert que l'auteur du Petit Prince n'était pas un saint, contrairement à ce que son nom laissait supposer ! De même, le texte de l'évangile de Luc nous invite peut-être à découvrir que cette Parole n'est pas celle d'un maître, du moins tel que nous l'entendons. Car Jésus semble répondre à côté, ailleurs, en décalage par rapport à la demande humaine qui lui est faite. *O être humain, qui m'a établi pour être votre juge ou pour faire vos partages ?*

Et Jésus de poursuivre avec d'une part, une parabole adressée à la foule et d'autre part, avec un discours adressé à ses disciples. Nous choisissons ici de ne lire et ruminer que ce qui s'adresse plus particulièrement aux disciples, ce discours incisif, déroutant, qui culmine en cette magnifique parole donnée : *votre Père a exulté à vous donner le royaume.*

Notre Père a exulté à nous donner le royaume !

Mais avant de contempler ce qui se dit là, il nous faut bien nous frotter à cet étrange discours fait d'oiseaux et d'herbe des champs, ainsi qu'à ces



paroles décalées : *Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. Et un peu plus loin, ne cherchez pas ce que vous mangerez et ce que vous boirez, et ne soyez pas inquiets.*

Ce que nous, les humains, nous savons

Le moins que l'on puisse dire est que cela heurte profondément notre sens commun.

Car nous savons bien, nous, que « ça ne tombe pas tout cuit dans notre assiette ». Nous savons bien que si Dieu nourrit les oiseaux, il n'en reste pas moins vrai que dès les premières gelées, les plus faibles d'entre eux meurent par milliers. Nous savons bien qu'en l'espace de quelques siècles, le progrès médical a permis, au moins dans les pays occidentaux, de prolonger nos vies. Non pas d'une simple coudée, mais de plusieurs ! Ne vivons-nous pas, en moyenne, deux fois plus vieux qu'au temps de Jésus ? Celui-ci nous inviterait-il à dénigrer cela ? Nierait-il que la décroissance de la mortalité infantile est un bien pour l'humanité ? Comment peut-il dire alors *que nous ne pouvons pas même la moindre chose* ? Oui, depuis

que nous sommes homo-sapiens, nous savons que pour survivre nous devons semer, moissonner, filer, travailler, pour reprendre les mots du texte. Ou encore anticiper, gérer, lutter, pour utiliser un vocabulaire plus contemporain. Et si nous réfléchissons désormais aux problèmes nouveaux posés par la finitude de notre planète au regard du nombre d'humains qu'elle abrite, c'est justement parce que nous savons qu'en nous préoccupant de cela maintenant, nous pouvons éviter le pire ou tout au moins atténuer bien des souffrances à venir. Voilà ce que nous savons. Voilà ce que notre sagesse nous dit de nous-mêmes.

Alors nous attendrions peut-être du texte évangélique qu'en plus de gérer convenablement notre monde, il nous invite à plus de générosité, d'altruisme et de partage. Nous nous attendrions à ce qu'il nous enjoigne *de partager l'héritage* de façon plus éthique et équitable.

Qui se fracasse sur l'inéluctable de la mort

Or le texte biblique que nous lisons prend tout cela à rebrousse poils. Il ne s'agit ici ni de gestion du monde, ni même de partage.



Il nous prend d'abord sur notre propre terrain, celui des valeurs, pour établir des hiérarchies :

La vie est plus que la nourriture ;
 Le corps plus que le vêtement ;
 Vous valez plus que les oiseaux que Dieu nourrit ;
 Les lis des champs sont mieux vêtus que Salomon dans sa gloire ;
 Vous valez plus que les lis que Dieu revêt.

Ce bel agencement nous positionne au sommet d'une sorte de pyramide de valeurs, ce que nous acceptons probablement facilement. Il suggère également qu'en cette position, le personnage divin nous nourrit et nous revêt². Il interroge enfin ce qu'est la vie et ce qu'est le corps, comme plus que la nourriture et le vêtement. Pourtant, au sommet de cette pyramide, nous ne trouvons pas simplement l'humain, mais *vous*, les disciples, nous, *gens de toute petite foi*. La mention de cette *toute petite foi* agit ici comme une per-

turbation dans la simple hiérarchie des valeurs. À cause de cette foi, peut-être même à cause de sa petitesse, nous voici non seulement au sommet de cette hiérarchie, mais, en même temps, déjà ailleurs. Là où il y a le plus du plus, c'est du petit qui se trouve !

Une autre perturbation intervient dans l'agencement des valeurs : par deux fois, la mort est suggérée : *qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à la durée de sa vie ?* Et un peu plus loin : *Dieu revêt ainsi l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qui demain sera jetée au four*. Bien que le personnage divin en prenne soin, l'herbe des champs n'échappe donc pas à sa fin. Le monde des valeurs se casse toujours les dents sur ceci : la mort. Et d'être au sommet de cette pyramide ne nous permet pas d'y échapper. Bien sûr, nous avons vu que nous pouvons en reculer, statistiquement, l'échéance. Mais pour chacun d'entre nous, il reste là une non-maîtrise radicale. Celle où la nourriture et le vêtement ne valent plus rien.

2. Nous remplaçons volontairement ici le mot « Dieu » par « le personnage divin » pour préfigurer l'écart, révélé dans la suite du texte, entre « Dieu » et « votre Père ». Nous sommes trop habitués à confondre les deux. Dans ce texte « Dieu » a à voir avec le monde qui tourne, naturellement. Il nourrit les corbeaux et revêt l'herbe des champs. Il est aussi ce personnage, en partie imaginaire, dont nous cherchons le royaume. « Votre Père » est celui qui est la source voilée du don du royaume.



Ceux qui sont passés par là savent de quoi je parle. Les autres le pressentent sûrement : pour toi, pour moi, dans une heure peut-être, ou ce soir, dans quelques jours ou quelques années... À contempler cela, en vérité, nous marchons au bord du gouffre.

Qui de nous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée... Impossible. La maîtrise échoue ici. Et ne pas pouvoir cela, c'est finalement ne rien pouvoir. *Vous ne pouvez la moindre chose.*

N'ayez-pas peur !

Notre recherche insatiable de nourriture et de vêtements, mais aussi par extension, de sécurité et de bien-être, entre donc ici en choc frontal avec un autre modèle, où le divin donne nourriture et vêtement, sans pour cela que nous échappions à la mort.

Et cela se traduit, de la part de Jésus, par des recommandations formulées négativement : *ne vous inquiétez pas ; ne cherchez pas ; ne vous tourmentez pas ; ne craignez pas*. Par quatre fois Jésus emploie le mot *inquiétude* ou *tourment*, pour fustiger notre attitude. *Ne cherchez pas ce que vous mangerez et ce que vous boirez, et ne vous tourmentez pas*. Ce n'est donc pas de travailler, de gérer le monde, de prévoir

ou de faire des choses dans l'ordre du monde qui est visé, mais d'en faire un but ultime et d'en être inquiet. D'en être inquiet à partir de cette position particulière de disciple, puisque c'est à ses disciples que Jésus s'adresse ici, *ces gens de peu de foi*.

Car toutes ces choses, ce sont les païens du monde qui les recherchent. Nous pourrions dire : c'est la partie païenne de nous-mêmes qui recherche cela. C'est-à-dire cette part de nous-mêmes qui n'a pas à voir avec le divin, celle qui n'est pas disciple, celle justement qui est *du monde*, comme dit le texte, qui est là pour le faire tourner, celle qui cherche sa propre survie. Elle sait, cette part païenne de nous-mêmes, qu'il faut semer et moissonner, travailler et tisser, pour se nourrir et se vêtir. Or à ce savoir, s'oppose un autre savoir, celui du Père. Le Père apparaît ici pour la première fois dans cette partie de l'évangile de Luc. *Votre Père sait que vous en avez besoin*. La question du « manger » et du « boire » se déplace donc sur un autre terrain, celui de notre relation au Père.

Cherchez le royaume de Dieu

C'est à ce moment-là qu'intervient la seule recommandation de Jésus formulée de façon po-



sitive : *cherchez plutôt le royaume de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus*. Et il ajoute, cette phrase magnifique : *ne crains pas minuscule troupeau ; car votre Père a exulté à vous donner le royaume*.

À la recherche du « manger » et du « boire », à la gestion du manque de nourriture et de vêtements, qui est propre aux païens et qui trouve sa limite infranchissable dans la mort, s'oppose donc pour les disciples une autre recherche, correspondant à un autre manque, celui du royaume de Dieu. La recherche du royaume de Dieu trouverait peut-être écho dans notre langage contemporain avec le désir fondamental qui est en tout humain, cet endroit où « ça manque », sans que le manque ne puisse jamais être comblé par un objet ou par un autre.

Et cette recherche du royaume de Dieu entraîne un don, le don de *toutes ces choses*, le don du « manger » et du « boire » nécessaires à la survie. Il ne s'agit pas ici de vivre dans l'illusion d'un paradis d'abondance, dans la fuite de ce qui fait notre condition humaine. Rappelons-nous en effet que ce don ne permet pas d'échapper à la mort. D'ailleurs celui qui en témoigne, Jésus, fut cloué sur une croix. Il a vécu comme homme, y compris

dans le manque, la souffrance et la mort. Il n'a pas échappé à notre condition.

Un second don... qui est premier !

Le texte ajoute que ce don du « manger » et du « boire », le don de *toutes ces choses*, n'est pas premier. Il est *par-dessus*, en plus, ajouté à un autre don, plus originaire, plus primordial : le don que le Père nous fait du royaume. Voilà le don premier. Et pour ce don originaire, aucune condition n'est posée. Aucun futur hypothétique n'est indiqué. Nous sommes donc bien loin du don d'un paradis qui serait une récompense de notre comportement sur terre. Non, rien de tout cela n'est dans le texte.

Notre Père a exulté à nous donner le royaume.

C'est fait. C'est irrévocable. C'est inconditionnel.

Le texte que nous lisons articule donc deux manques et deux dons. D'une part le manque de nourriture et de vêtement, qui fonde une hiérarchie de valeurs, une idée de la justice ou du partage, et qui trouve sa limite dans la mort. À ce premier manque correspond le don *de toutes*



ces choses, qui pourtant ne permet pas d'échapper à la mort. D'autre part, le manque fondamental en tout être humain, manque à jamais inassouvi, la recherche du royaume de Dieu, là où « ça manque ». Face à ce second manque, un don, un don inaliénable, un don qui était là depuis l'origine, un don qui ne vise pas à combler le manque, mais qui va trouver dans le vide creusé par le manque un réceptacle pour prendre corps.

Le Père ne nous donne donc pas le royaume comme une conséquence de notre recherche. Le royaume nous est donné, que nous le cherchions ou non. Le fait que nous *cherchions le royaume de Dieu* est pourtant nécessaire, impérieux même. Non pas pour que le Père nous le donne, mais pour que nous puissions le recevoir. Notre recherche du royaume nous permet de le recevoir. Notre recherche du royaume est ce qui nous constitue en tant que *minuscule troupeau*, ce petit rien qui reste lorsque tout a disparu. Ce petit rien, qui fait écho à *la toute petite foi*, dont nous avons vu qu'elle troublait l'ordonnement des valeurs. Ce petit

rien, corps collectif – il s'agit d'un *troupeau* –, comme un écrin pour accueillir le don premier du Père.

Le Père

Recherchons donc le royaume de Dieu, pour recevoir le royaume que le Père nous donne.

L'écart entre « Dieu » et « votre Père » est ici parlant. Car lorsque nous cherchons le royaume de Dieu, nous imaginons que nous cherchons quelque chose qui appartient à quelqu'un, que nous appelons « Dieu », et qui pourrait nous être donné pour combler notre manque. Or, *le royaume* qui nous est réellement donné est tout autre. Il dévoile la figure du Père, différent du dieu de notre imaginaire. Le texte ne dit pas que le royaume appartient au Père qui nous le donnerait comme un objet, mais plutôt que le Père est l'origine de ce don³.

Dans son ensemble, ce texte nous provoque bien à un retournement. À partir de la question

3. La lecture d'autres textes permettraient d'affiner cette figure du Royaume, comme étant un entre-deux, entre nous et le Père. Le Royaume est une figure du Christ, qui est en nous, par son corps, par son a-venir, et du Père, par son origine.



initiale, celle de la répartition des biens dont nous héritons, la parole de Jésus nous invite à un décentrement radical. Celui-ci est bien plus qu'un lâcher-prise. Les sciences humaines ou notre sagesse nous enjoignent de lâcher prise, de lâcher du lest, de ne pas nous arc-bouter sur nos principes, sur nos valeurs, sur ce que nous croyons essentiel. Il s'agit pour elles de mettre du jeu dans les rouages, pour que la mécanique puisse tourner. Il s'agit de retrouver un peu de liberté, d'oxygène. De son côté, l'Évangile nous invite à bien plus ou bien autre chose que cela. Il nous invite à un profond et complet décentrement. La recherche du « manger », du « boire » et du « vêtement », se heurte irrémédiablement à la mort. Pour les disciples, pour ce qui en nous est disciple du Christ, pourrait-on dire, s'y oppose la recherche du royaume de Dieu, condition pour que nous puissions nous consti-

tuer en corps capable de recevoir le don premier du Père.

Restent deux questions qui ne sont qu'effleurées ici : d'une part, que veut dire *chercher le royaume de Dieu* ? Comment cela se décline-t-il concrètement ? D'autre part, quelle est la place de l'autre, du prochain, dans tout cela ? Ce texte de Luc ne nous éclaire que peu sur ces deux points. Pour d'autres textes, pour d'autres lectures, peut-être pourrions faire l'hypothèse que ces deux questions n'en font qu'une, c'est-à-dire que la recherche du royaume passe d'abord par notre relation à l'autre. Celui-ci n'est plus alors un concurrent pour le « manger » et le « vêtement », les ressources de la terre ou la reconnaissance, mais il est celui avec lequel il est possible de constituer ce *minuscule troupeau*, réceptacle du don du Royaume dont le Père est l'origine. ■

Entretien > Quand les écologistes parlent à la religion / Repères / Infographie > L'eau virtuelle
Dossier > Quelles agricultures pour nourrir les hommes • Décryptage : Biocarburants, FAO, Soja
• Récit : André Pochon • Spiritualité : Joseph ou la terre en partage • Perspectives : Terra preta
• Portrait : Gandhi • Face-à-face / Portfolio / Initiatives / Document > Une crise des images du monde

Les cahiers de Saint-Lambert

ENSEMBLE FACE À LA CRISE ÉCOLOGIQUE

Quelles agricultures pour nourrir les hommes

GRAND ENTRETIEN
Quand les écologistes
parlent à la religion





Quand nos mondes changent...



**Religieux
assomptioniste,
théologien, journaliste
à *La Croix*, Dominique
participe à l'aventure
d'une revue d'écologie
chrétienne*. Il vient de
publier *L'Église et la question écologique*
Éd Arsis et Croire.**

par Dominique LANG, aa

Introduction

La crise écologique contemporaine a ceci de déroutant qu'elle annonce un inédit dans l'histoire humaine. Sur l'échelle de quelques générations et sur l'étendue de la planète se déroulent des accélérations de phénomènes délétères qui demeurent pour beaucoup incontrôlés. Cette expérience, qui fait système avec les crises financières, économiques, alimentaires que l'actualité met au jour régulièrement, ne peut qu'interpeller la foi chrétienne.

* Les cahiers de Saint Lambert à découvrir sur <http://les-cahiers.fr>



Elle met à jour la perception de la “limite” : limite des ressources naturelles, limite de l’espace, mais aussi limite de discours ambiants fondés sur la toute-puissance d’un progrès technologique et économique incontesté. Percevoir ces limites est le début d’un travail de la lucidité sur soi qui est nécessaire dans toute “crise de maturité”. Faire de ces limites non pas des contraintes douloureuses, mais un espace de liberté plus grande, est l’enjeu de tout corps en croissance. Pour cela, des “changements” sont nécessaires, entre adaptation et conversion, pour sortir d’un rapport au monde artificiel ou illusoire. Et pour reconstruire, là où c’est possible, les lieux essentiels de la confiance.

Invitation biblique au changement

Changer de terre

La foi juive est imprégnée de la question de la terre. Une question complexe où se jouent autant la dimension politique de la vie d’un peuple que la dimension morale de la réception et de la mise en oeuvre de la loi fondamentale reçue au désert. Mais il faut souligner que l’événement fondateur de la foi juive est surtout celui d’un

“changement” de terre, que provoque la sortie d’Égypte. D’une terre perdue à une terre retrouvée. Et ce passage d’une terre à une autre se fait par deux étapes fondatrices : le passage par la mer et la traversée du désert. Expériences de la peur et de la limite. De la fragilité et de l’essentiel. Épreuves constitutives pour la vie à venir sur la terre promise. Car ce qui s’opère au cœur de cette expérience de “dé-route” et d’errements, c’est de pouvoir retrouver les sources qui font vivre, celles qui jaillissent du rocher ou des cœurs. C’est de pouvoir réapprendre à se nourrir du pain de l’émerveillement, cette manne discrète qui recouvre l’ordinaire de nos jours. C’est de pouvoir cesser de rêver à des terres infantiles (faites de lait et de miel) pour entrer dans des terres promises... déjà habitées. Une terre non plus vendue pour cause de famine (Gn 47, 20), mais habitée pour cause d’alliance avec d’autres et avec Dieu lui même.

Changer de ciel

Plus surprenant encore, il y a dans l’expérience judéo-chrétienne cette intuition que ce qui se joue ici-bas sur “terre” a aussi quelque chose à voir avec ce qui se joue dans le “ciel”, dans ce lieu-



miroir qui nous parle de ce qui nous dépasse. Plus encore peut-être que les récits originels de la création, la littérature apocalyptique biblique offre un espace salutaire pour penser les grandes crises que peut rencontrer le croyant. Le langage apocalyptique passe notamment par le récit des « songes » qui montrent clairement ce que nous n'osons regarder en face : la défiguration du monde. Les figures de ces grandes bêtes monstrueuses, hybrides de nos peurs et d'un monde devenu oppresseur, y sont révélées comme autant de signes de ce que le monde est en train de perdre, dans la confusion des puissances livrées à elles-mêmes. Et ces bêtes semblent, pour un tant, menacer autant la terre que le ciel. Comme si la défiguration du monde que nous laissons s'installer venait aussi perturber ce que le miroir du « ciel » nous laissait pressentir en termes de vitalité, de transcendance, de rédemption.

Changer de regard

Ces deux « changements » bibliques majeurs, l'un choisi, l'autre subi, doivent être entendus dans la perspective du vrai changement qui fonde l'expérience spirituelle : la conversion du regard sur la réalité de nos expériences. Le choix entre la vie et la mort qui est reposé sans cesse dans la

littérature biblique relève profondément de ce regard spécifique, de cette manière singulière de se tenir face au monde.

Ce choix s'exprime par exemple dans l'invitation faite dans les récits de création à l'humain de « nommer » les créatures environnantes. Il y a là une affirmation anthropologique importante : la créature humaine tient sa place quand elle manifeste sa solidarité avec le vivant et quand elle fait de l'altérité des autres créatures le lieu d'une parole, le lieu de la reconnaissance. Non pas « domination » mais « nomination » du monde. Travail particulièrement important dans les temps de crises, car ce sont alors des « bêtes », défigurant le monde, qui sont à dénoncer. Des collusions avec des forces mortifères à mettre au jour. Et plus encore des forces de vie, de résilience, de réconciliation qui sont à reconnaître, au cœur du tumulte ambiant.

Ce qui dure et ce qui passe

Des signes de changements, dans l'actualité, il y en a. Non des moindres est celui de l'émergence nouvelle de la notion de « durabilité » pour ce monde désormais menacé. En quelques décennies, les thématiques du développement des peuples,



qui annonçaient déjà une prise en compte nouvelle de l'aventure humaine dans son ensemble, ont mis à jour celle, non moins ambiguë par bien des aspects, d'un nécessaire "développement durable", à partir de la prise de conscience, notamment, des limites des ressources naturelles d'un monde marqué par la finitude de son espace. Cette évolution vers le "durable" mérite réflexion.

Promesse durable

Car pour le croyant de la Bible, s'il y a bien une certitude durable, c'est celle de la fragilité de son expérience humaine. « Tout passe ! », dit l'un. « Travaillez pour le monde qui ne passe pas », dit l'autre, etc. Cette conviction personnelle et collective qu'au bout du compte, la vie humaine est faite à la fois de la limite et du dépassement de la limite est centrale. "Limite" de sa propre expérience personnelle d'abord : limites biologiques qui nous inscrivent depuis la nuit des temps dans le cours de générations qui se succèdent. Et "dépassement de la limite", par l'émergence d'une solidarité collective : il y a une promesse qui se déploie, de génération en génération, au-delà de la mort des individus, et qui assure un développement de la vitalité de l'ensemble de la création.

Cette bonne nouvelle portée par la foi juive trouve un développement nouveau dans la thématique d'un Royaume à venir et déjà là, tel que le Christ la manifeste dans son enseignement et sa vie.

Or voilà que le discours contemporain dans un certain nombre de nos sociétés dites "développées" prend ces affirmations à contre-pied : au moment même où collectivement les peuples prennent la mesure de leur fragilité, de leur difficulté à penser un monde pour les "générations futures", de leur responsabilité mal assumée et de leur transmission de la promesse mal vécue, on voit poindre des prétentions de plus en plus claires d'individus revendiquant le dépassement personnel des limites biologiques (clonage, procréation assistée, transhumanisme...). Ce renversement n'est pas anodin et touche à des équilibres anthropologiques profonds. Il y a urgence à retrouver une parole qui assume la contingence de nos existences personnelles et la transcendance de notre aventure collective. Sinon, toute prétention à la "durabilité" ne sera qu'égoïsmes déguisés.

Monde passager

Le vieux reproche fait au christianisme d'avoir fait espérer les croyants à un "ciel" où



serait résolue la dureté du monde d'ici-bas doit désormais être contesté. Car ce vieux reproche rejoint aussi celui fait dans certains milieux écologistes quant au "péché originel" que porterait la théologie judéo-chrétienne qui inviterait l'humain, dans le récit de la Création du monde, à "dominer" le monde.

Or, ce que porte d'abord la foi biblique, c'est cette conviction paradoxale que l'expérience du monde est foncièrement passagère pour tout un chacun. Et que cette fragilité constitutive n'invite ni à la fuite ni à l'arrogance, mais à la droiture. Assumer cette "limite", c'est faire vraiment l'expérience de la "chair" du monde. Un monde dans lequel ce n'est pas la confusion ou la compromission qui indiquent la route, mais la manière de "passer", de faire signe. Même dans la mort. C'est parce que le Royaume annoncé par le Christ n'est pas de ce monde, que nous avons à nous y tenir sérieusement, honnêtement, attentifs à ce que l'Esprit y déploie et révèle.

Alors que faire ?

Nous voilà peut-être bien loin de notre réflexion de départ. Voire. S'il s'agit d'habiter autre-

ment ce monde qui nous est confié, il n'est pas nécessaire pour autant de penser uniquement cet "autrement" sous la forme d'une utopie politique. Notre "habitation" a un "lieu" (topos) propre : notre "mode de vie" premier est d'abord "parole à vivre" et en ce sens, il interpelle sans cesse toute modalité concrète de nos existences.

Des mots qui font agir

La prise de conscience de plus en plus rapide et massive des urgences de ce temps, des dégradations de ce monde, des injustices de nos systèmes, pousse souvent au pessimisme foncier ou, à l'inverse, à une indifférence égoïste. Mais aussi, partout où des personnes se rencontrent pour comprendre ce qui se passe dans la crise actuelle, revient la question lancinante : «Et on fait quoi maintenant ?»

Cette question, il faut d'abord l'entendre avant de prétendre pouvoir y répondre. Car à l'urgence de la situation ne doit pas répondre la précipitation aveugle. Il s'agit d'abord d'enraciner sa détermination à agir. Celle-ci se construit en se mettant à l'écoute, comme dit Saint Paul, des "gémissements ineffables" de ce monde en enfantement depuis la nuit des temps. Car l'expérience



de la déroute des temps de crise est aussi, comme au désert, celui de la fragilité et de l'essentiel. Il y a quelque chose à entendre d'urgent pour l'humain dans les urgences pour le monde. Ainsi, je suis surpris souvent dans des rencontres avec des personnes mobilisées par la cause écologique d'entendre des mots de la foi que le croyant désormais n'ose presque plus dire en public. Des exemples ? Les appels à la "conversion" des pratiques se multiplient, non sans raison. De même, la prise de conscience d'une nécessaire "réconciliation" entre groupes éloignés par les pratiques, mais souvent proches par les soucis (cf. chasseurs, défenseurs de l'environnement, agriculteurs, pêcheurs, etc.). Plus récemment encore, une revue grand public n'osait-elle pas annoncer le temps nécessaire d'une "ré-alliance" avec le monde naturel qui nous environne ? Ces mots, venus de la sphère religieuse, retrouvent une vitalité quasi-prophétique dans les débats mondains. Ils méritent donc d'être accueillis, accompagnés, travaillés. Pour que ces mots ne deviennent pas des slogans mais des invitations à la vie.

À l'inverse, il faut noter aussi la fonction de renouvellement de nos représentations qu'apportent les néologismes de l'écologie. Honorer la

"biodiversité" humaine de tout rassemblement devient de plus en plus nécessaire. Penser les actions dans une dynamique "d'éco-systèmes" se révèle être une approche plus ajustée pour un travail participatif avec des interactions de type "symbiotique". Il y a là sans doute, comme partout, un discernement à faire : les mots engagent parfois aussi des philosophies qui n'ont pas grand-chose à voir avec l'espérance chrétienne. Pour autant, ils n'ont pas à nous faire peur : ces néologismes ont à être habités ! C'est en nous rejoignant dans ces mots-passerelles que nous accepterons (plutôt que de subir) les "changements" de modes de vie à venir.

Des actions qui font parler

Par ailleurs, il faut remarquer que la question de l'action à mener ("Et on fait quoi maintenant ?") devant l'imminence des problèmes en cours peut être terriblement décourageante. Comme si rien de vraiment utile n'avait encore été fait jusque là. Comme si toutes les bonnes volontés, les militances et les engagements n'avaient été que feux de paille. À croire que la défiguration massive du monde nous empêche de reconnaître le visage de ceux qui se tiennent déjà (ou encore) debout.



Or justement, il y a là, à mon avis, un point d'attention important. Dans les actions qui sont à mener, il ne s'agit pas de rêver à vouloir "réinventer" de fond en comble le monde, pas davantage que d'annoncer un "nouvel âge d'or" pour l'humanité. La littérature apocalyptique dénonce clairement ces prétentions, comme autant d'idéalismes idolâtriques, qui éloignent l'humanité de sa tâche primordiale. L'exemple du mouvement "alter-mondialiste" (ex. "anti-mondialiste") est, me semble-t-il, assez symptomatique : il risque le découragement s'il s'enferme dans une utopie de révolution permanente. Mais il peut aussi être profondément performant quand il rassemble et fait parler ceux qui, à leur niveau, se mettent en route. Notamment, les sans-voix, les oubliés des systèmes économiques et politiques.

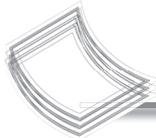
Les actions qui peuvent entraîner des "changements" concrets vers un plus grand respect des grands équilibres sociaux et écologiques de la planète doivent sans doute être menées sur de multiples plans. Mais d'abord, elles sont toujours l'expression d'individus qui refusent la défiguration, sociale ou écologique, du monde. Ce refus, dans la perspective chrétienne, ne peut pas se résumer à une simple posture politique (celle

des "anti-..."). Il relève plutôt de ce que l'appel des Béatitudes provoque de concret dans notre rapport au monde. Il est urgent de rappeler le « *Heureux êtes-vous...* » à ceux qui en vivent, d'une manière ou d'une autre. Il est urgent pour nous de les rencontrer et de cheminer avec eux.

Changer dans la cohérence d'une vie

Plus que tout, il me semble qu'il y a un grand service à rendre en permettant à chacun d'avancer à son rythme dans ces "conversions" de modes de vie. Certes, il y a des décisions politiques et citoyennes concrètes qui engagent des comportements collectifs. Mais si l'incitation politique (plus ou moins volontariste) peut accélérer des évolutions, elle ne sert de rien si elle ne rejoint pas des conversions sincères ou des "bonnes volontés" qui s'éveillent.

Or, dans beaucoup de lieux, que ce soit dans nos églises, dans nos associations, dans nos rassemblements, nous avons du mal à déployer des pédagogies du "cheminement" qui permettraient à chacun d'avancer à son rythme sans se crispier dans des formes plus ou moins explicites de culpabilisation. Les discours des "vieux" militants de la cause de l'habitat durable ou de la



consommation sobre (par exemple) sont certes nécessaires. Mais ils ne doivent pas décourager ceux qui se mettent à peine en route, comme de bons ouvriers de la dernière heure. Plus encore : ils ont eux-mêmes à se convertir à la “nouveau” des questions et des propositions qui émergent au sein des néophytes qui entrent dans ces nouveaux modes de vie à leur manière. Ils ont la fraîcheur de ceux qui n'ont pas toujours porté les combats militants anciens : plutôt que de nous en plaindre, il est nécessaire de nous en réjouir. Et ainsi de leur transmettre non pas les flots tumultueux des combats qui ont été menés mais l'humble récit de la cohérence de vie qui en résulte pour ceux qui les ont menés. Et ce n'est pas là chose facile, contrairement à ce qu'on pourrait penser¹. La transmission de cette “cohérence” de vie est redoutable dans une société fascinée par la rapidité et l'efficacité. Elle se fait quand elle respecte profondément la personne à qui elle est transmise. Cela demande du temps et

de la bienveillance. Peut-être les deux choses les plus nécessaires pour “changer” durablement nos modes de vie.

Pour conclure. L'urgent travail de la confiance

De plus en plus, notamment dans la génération montante, les questions de consommation, d'alimentation, de choix économiques ou professionnels, sont habitées par un désir profond d'être plus respectueux du milieu environnant (social et biologique).

D'autres modes de vie sont nécessaires. Et possibles : affirmer cela permet de refuser la fatalité stérile que sèment les crises successives dans les esprits. Ces modes de vie seront sans doute, tout comme l'humanité elle-même, pluriels. Pour ce faire, il faut accepter de changer de “terre” et de “ciel”, de réinterroger ces représentations qui

1. On dépasserait ainsi parfois des débats stériles entre personnes n'ayant pas du tout le même vécu et donc les mêmes « priorités ». Plus que d'opposer les militantises, il paraît bien plus important de partager le « souci commun » pour ce qui est vital, pour ce qui dépasse notre propre existence (les générations futures), et ce qui interpelle notre singularité (tous les espaces de l'altérité que manifestent la biodiversité humaine et biologique).



forment notre vision du monde. Expérience nécessaire pour se libérer de conditionnements sociaux d'autant plus prégnants qu'ils s'inscrivent, du fait de la marchandisation omniprésente de nos besoins, dans les lieux mêmes du désir.

La construction de ces modalités nouvelles pour vivre est le fruit d'un long travail, de maturations personnelles et collectives qui articulent à nouveaux frais le souci de la mémoire et le sens de la promesse. Dans ce sens, la dynamique pascalienne de la foi chrétienne est bonne nouvelle pour ces temps inédits : elle offre la garantie d'un chemin déjà ouvert.

Au bout du compte, ce qui "modèle" vraiment notre "art de vivre" prend racine dans notre capacité à vivre dans la confiance. C'est là tout le paradoxe des temps de crises : au moment même où tout invite à la désespérance des autres et de soi, il est nécessaire de rouvrir des espaces de confiance vécue et partagée. C'est un vrai défi pour la vie familiale, professionnelle, associative, politique, économique. Mais c'est sans doute aussi la seule manière d'être cohérent avec ce que le monde de la nature, si fragilisé, nous rappelle aujourd'hui. Et donc de participer profondément à sa grâce mystérieuse : celle d'exister. ■

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(Depuis mars 2009)

Pierre d'Ornellas et d'autres évêques	<i>Bioéthique Propos pour un dialogue</i>	Lethielleux DDB
Présentées par le card Vingt-Trois	<i>Conférences de Carême 2009 St Paul, juif et apôtre. Sa personnalité, sa mission</i>	Parole et Silence
Bernard Ugueux André Rulmont	<i>Celui qui est chrétien, celui qui ne l'est plus</i>	Desclée de Brouwer
François Moog	<i>Accueillir ceux qui frappent à la porte de l'Eglise</i>	Le Sénévé/ISPC
Yves Le Corre	<i>Divorcer sans se détruire</i>	Les Ed de l'atelier
Robert Masson	<i>Elisabeth Lafourcade Sur les pas du père de Foucauld</i>	Parole et Silence
Marie-Thérèse Esneault	<i>Libre dans ma cellule Une religieuse au cœur du monde</i>	DDB
Pierre Trudeau	<i>Bible et Migrations</i>	Karthala
Semaines Sociales de France	<i>Les religions , menace ou espoir pour nos sociétés ?</i>	Bayard
Dom Helder Camara	<i>Mille raisons pour vivre</i>	DDB
Dom Helder Camara	<i>L'Evangile avec Dom Helder</i>	DDB
Patrice Sauvage	<i>La Foi, Chemin d'Humanité</i>	Ed du Signe



Vivre durablement

Enjeux économiques, sociaux, politiques et spirituels



Fr Jean-Claude Lavigne, dominicain, né en 1951. Economiste. Ancien directeur général d'Economie et Humanisme puis d'Espaces (Bruxelles), il est actuellement assistant du provincial des Dominicains de la province de France. Parmi ses derniers livres sur le sujet des modes de vie : *Éthique et développement durable* (Karthala, 2006 en collaboration avec Y. Droz) et *Habiter la terre* (Éd de l'Atelier, 1996).

par Fr. Jean-Claude LAVIGNE

Suite aux grandes conférences des Nations Unies dans les années 70 et 80 touchant à divers aspects de l'avenir de la planète¹ perçue comme un village global, un rapport a été demandé à Mme Gro Brundtland. Dans le style des grands documents des Nations Unies, elle a publié "Our common future" en 1987 et c'est là qu'est faite, pour la première fois de manière explicite, référence au développement durable. L'objectif de ce nouveau

1. En particulier celui de Stockholm en 1972 sur l'environnement et celui de Vienne en 1983 sur la couche d'ozone.



mode de développement est une double solidarité : synchronique entre riches et pauvres² et diachronique entre générations. Le développement durable doit pouvoir satisfaire les besoins de la génération présente actuellement sur cette terre, mais de telle manière que celle-ci ne compromette pas la possibilité de vivre pour les générations à naître. Il s'agit concrètement de lutter contre la pauvreté contemporaine, tout en sauvegardant la possibilité d'un vrai développement pour les générations futures. L'approche développement durable est à la fois une action sur le présent et les problèmes qu'il faut affronter maintenant, et une préoccupation de la compatibilité de cette action avec l'avenir, sans que ce dernier ne soit déterminé de manière précise.

Il s'agit donc de tout autre chose qu'un "verdissement" de l'économie capitaliste³ ou d'une volonté de conserver la nature, d'être écologiste.

L'enjeu est bien celui de repenser les manières et les critères de décision quant au présent et à l'avenir, tant pour les personnes et les groupes que pour les pays et la planète tout entière. Il y a là un projet qui vise un vrai changement social (une plus grande efficacité dans l'éradication de la misère) et la reconnaissance des droits à vivre des générations à venir (la prise en compte de l'environnement). Au-delà du discours sur le développement durable consensuel au niveau formel et des expérimentations énergétiques ou sociales qui occupent tous les colloques, il y a à redécouvrir comment cette thématique du développement durable peut suggérer de nouvelles pratiques et des nouveaux modes de vie.

Le terme "mode de vie" mérite lui-même d'être interrogé. Il désigne la manière de gérer – individuellement, en famille et dans une société particulière – le temps, le territoire et les relations

2. Avec la reconnaissance que les pauvres et les riches se trouvent dans les deux espaces : Nord et Sud.

3. Comme le disent trop facilement les tenants de la décroissance comme S. LATOUCHE, *Le pari de la décroissance*, Fayard, 2006. Si le discours de la décroissance est différent de celui du développement durable, les deux approches ont en commun un questionnement sur nos manières d'être au monde en tant que consommateurs et producteurs. Si la décroissance s'intéresse surtout à la consommation, à l'impérieuse nécessité de réduire celle-ci, la réflexion sur le développement durable est plus globale et prend en compte une plus grande diversité de mécanismes et en particulier, le phénomène de la mondialisation néo-libérale.



sociales. Le niveau de vie désigne plutôt la dimension économique de la vie de chacun et l'accès aux biens rendu possible par les revenus. Les deux notions sont à distinguer, mais sont articulées car si le niveau de vie est trop faible, la gestion du temps, du territoire et des relations sociales ne permet aucun degré de liberté ; c'est ce qui caractérise la misère.

La gestion du temps

La modernité mise en œuvre par la mondialisation néo-libérale a une conception du temps très particulière. Le temps est vu sous une double dimension : la vitesse et l'anxiété. La vitesse préside aux échanges d'informations, de biens et de services, au travail et à l'ensemble des secteurs qui constituent la vie économique. Les moyens de communication – en particulier internet – ont rendu cette pratique de la vitesse possible et désirée. On est alors dans le court terme, l'immédiate satisfaction et l'urgence. L'anxiété pousse à la vitesse car demain sera risqué, aléatoire. Une peur quant à demain nourrit des réflexes qui privilégient l'instant et l'individu sous pression. Le temps est le mien, à consommer tout de suite et sans modération.

Face à de telles conceptions et aux pratiques quotidiennes que cela induit, l'approche des nouveaux modes de vie qui sont suggérés par le développement durable est tout autre. Mon temps et celui de la planète et des autres vivants sont appelés à s'articuler. Le long terme, y compris l'au-delà de la génération qui occupe actuellement la terre, est tout aussi important que le maintenant de mes propres besoins. L'avenir est perçu comme à anticiper, à organiser et pas seulement comme un espace de terreur. C'est là que l'approche environnementale se distingue de l'approche écologiste, si l'on entend que cette dernière est surtout "conversationniste" et qu'elle postule toujours un stock de biens (énergie, matières premières, espaces...) limités qui s'épuisent et rapprochent le monde de sa fin. L'approche environnementale ne joue pas sur la peur et la catastrophe (trop souvent les thématiques médiatisées), mais sur une rareté et une limite qui invitent à la prudence et à la recherche d'alternatives.

Le choix de sortir de mon temps court pour penser ma vie et mes décisions, demande de questionner la capacité du marché à répondre de manière pertinente à cette option. La réflexion



économique a d'abord exclu le temps de ses pré-occupations pour s'intéresser aux équilibres spontanés des marchés, puis a découvert les cycles et les crises. La théorie de la croissance (sensée donner une image du progrès) concernait le court terme et ses possibles causes dans les anticipations des acteurs (l'investisseur privé ou public) ou dans les mécanismes de la demande. Il a fallu attendre les années 60 pour qu'une réflexion sur le long terme commence ; le Père Lebreton⁴ et F. Perroux ont joué un rôle non négligeable dans cette recherche. Ce long terme permettait d'aborder le développement, les changements lents de structure, les modifications progressives des niveaux et modes de vie. Mais avec l'intensification de la mondialisation, l'économie est revenue à ses analyses a-temporelles, laissant aux sociologues et aux anthropologues l'analyse des temps longs. Les théories sur les échanges internationaux, sur la libéralisation et la dérégulation sont les champs privilégiés des économistes contemporains, d'autant plus que l'hypothèse d'une approche marxiste semble être devenue obsolète, même

si l'actuelle crise financière manifeste le besoin de retrouver des régulateurs dans l'État ou les organisations internationales.

La prise en compte du temps long invite à faire des choix de biens durables ou recyclables (une manière de prolonger le temps des objets), de non-gaspillage (refus du rapidement jetable). Elle suggère aussi l'intégration des impacts à long terme dans les décisions d'investissement et les choix technologiques (déchets nucléaires, désertification...) afin que les générations à venir trouvent une terre vivable.

La réflexion sur le temps et sur les modes de vie qui changent d'échelle du temps pour se mettre en place, peut trouver un écho dans la Parole de Dieu et les œuvres des théologiens (comme St Augustin). Le texte le plus important à méditer dans cette perspective est sans nul doute celui de la lettre de St Paul aux Romains (8, 19-23) : « *La création tout entière gémit en travail d'enfantement* ». Le développement a à voir avec cette vie en émer-

4. Dominicain (1896-1966), fondateur d'Economie et Humanisme, inspirateur de *Populorum progressio*.



gence, le contraire de la mort et de l'usure de choses qui sont œuvres « de celui qui l'y a soumise », résultantes d'une « structure de péché »⁵. Un surcroît de vie est en route et touche tous les aspects de notre vie : la libération de la servitude, la rédemption du corps et l'entrée de notre humanité dans la gloire. Le développement durable dit cette espérance de libération hors des liens de la pauvreté et de la misère par un commun accouchement de la création « *et de nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit* » (Rm 8, 23), et cela de génération en génération. Une approche par la thématique de la commune libération de l'humanité et de toute la création est susceptible de renouveler le débat interreligieux sur ces problèmes dans lesquels les chrétiens sont toujours disqualifiés à cause de leur option trop anthropocentrique, et donc traités de collaborateurs dans la destruction de la planète⁶.

L'approche théologique ne peut se centrer seulement sur la création, elle doit prendre en

compte la fin des temps, le risque de catastrophe, la dégradation de chaque chose et de chaque projet. Le développement durable prétend repousser les limites de l'usure de la planète et la réduction de ses capacités à porter de la vie et en cela, il peut être une illusion prométhéenne ; il peut sortir de ce piège s'il transforme les limites en opportunités, en renouvellements⁷. Ce volet, pour lequel nous espérons « un ciel nouveau et une terre nouvelle » (Ap 21,1), est à inscrire dans l'espérance d'une transformation, d'un changement profond de réalité. La fin n'est pas, en régime chrétien, seulement un drame, mais l'annonce d'un "autrement". La Mort n'a pas le dernier mot.

La fin est marquée pour les chrétiens par le retour du Christ et l'eschatologie (la fin des temps et la résurrection des morts), que la Parole du Christ nous invite à vivre dans la confiance en l'avenir, au-delà du catastrophisme facile et manipulateur. Les innovations en termes de mode de vie qui sont en

5. Même si cette notion est à préciser (cf. Jean Paul II dans *Sollicitudo Rei Socialis*), elle peut être utile pour signifier un rapport destructeur face à la nature, une « décréation ».

6. Par exemple : E. DREWERMANN, *Le progrès meurtrier*, Stock, 1993.

7. Sur ce point, la réflexion de la commission Justice et Paix – France est intéressante : *Notre mode de vie est-il durable ?*, Karthala, 2006.



lien avec cette gestion prudente, mais non angoissée, du temps résonnent dans cette problématique que les chrétiens appellent espérance.

La gestion des territoires

Les modes de vie qui s'inscrivent dans la dynamique du développement durable s'appuient sur la « Terre patrie »⁸ et cherchent à préparer son devenir et le devenir des humains qui se sont développés à partir d'elle. Cette approche ne signifie pas qu'il faille négliger le local, l'espace de voisinage, au contraire. Parler de « Terre patrie », c'est dire que tout espace est important, qu'il est en relation avec les autres, et qu'aucune dimension qui caractérise la matrice Terre n'est à négliger. Cette considération de tous les territoires évite les enfermements localistes ou nationalistes au profit de la solidarité internationale, de partages d'expériences... La prise en compte de l'avenir des pays les plus pauvres est ainsi à intégrer dans les choix politiques et ceux de chacun de nous. Une solidarité internationale est ainsi une des caractéristiques des nouveaux modes de vie, ce qui passe par le com-

merce équitable, le développement solidaire, les investissements socialement responsables... et une prise de conscience d'une appartenance citoyenne à la Terre.

La prise en compte de la territorialité remet aussi les humains dans une relation avec la Terre, l'espace naturel et construit, et interroge sur l'évolution des rapports entre les humains et la terre (au sens large), rapports qui définissent la technologie. On est passé des techniques de mise en valeur de la terre pour satisfaire les besoins des humains et de la prodigieuse transformation de celles-ci, à une constante volonté, non seulement de maîtriser la nature, mais une tentative de substitution. Les humains veulent se libérer de la terre et des contraintes qu'elle semble imposer : contraintes climatiques (irrigation, pluie artificielle, serres), contraintes d'espaces (récoltes multiples, maturations accélérées, cultures hors sol), contraintes biologiques (OGM). Cette libération passe aussi par des transports de plus en plus rapides qui annulent la distance. La tentative de dominer de plus en plus, puis de ne plus dépendre de la terre et d'assu-

8. E. MORIN et A.B. KERN, *La Terre patrie*, Points Seuil, 1996.



jettir définitivement cette dernière, s'accompagne d'une productivité de plus en plus grande, mais aussi de mécanismes d'abord non pris en compte puis, devant leur ampleur, analysés et plus ou moins mitigés : pollutions, dégradations, déforestation, salinisation, changements climatiques, disparition de la mer d'Aral, désertification...

L'humain ne peut pas être vu seulement comme un prédateur. Il est en interrelation avec toute la création (y compris les animaux), mais la négligence de l'environnement et un sens de la toute puissance ont fait que les rapports humains-création n'ont pas été harmonieux. Les conséquences néfastes de cette posture apparaissent de plus en plus et il est nécessaire de vivre autrement. Notre style de développement est devenu insoutenable par de nombreux aspects, dont certains (la consommation et les déchets corrélés, l'habitat et les transports) sont mis en évidence à travers l'empreinte écologique : si tous les humains avaient le même mode de vie qu'un américain moyen, il faudrait cinq planètes. Nous ne pouvons donc pas continuer sans un changement radical, tant dans le système économique que dans le système socio-culturel et technologique.

Prenant en compte cette situation, les nouveaux modes de vie s'appuient sur des propositions technologiques territorialisées, qui vont chercher à tirer parti du territoire local et à valoriser celui-ci. La mouvance écologiste, dans sa grande diversité, qui va des anti-humanistes de la deep-ecology (A. Naess) à l'écologie politique (Y Illich ou I Sachs, le père de l'éco-développement, et leurs successeurs) en passant par les protecteurs de la nature, analyse ces phénomènes de dégradation et recherche des nouvelles technologies de production moins destructives et plus facilement maîtrisables, des manières de recycler, de réduire la vulnérabilité de la planète, de conserver la biodiversité... On recherche la justesse des technologies par rapport à leur inscription territoriale en utilisant les ressources disponibles (soleil, bois, vent...) et en transformant des biens en ressources (déchets pour la biomasse, le compost, etc.). Il ne s'agit pas de conserver, mais de valoriser de manière prudente et durable.

La lecture de la parole de Dieu donne, à travers le texte de Genèse 1-3, une force nouvelle à ces recherches. Il y est affirmé que la terre est donnée par Dieu à toute l'humanité et non à quelques humains plus puissants, qu'elle est à va-



loriser (pas à détruire, même si le verbe dominer peut suggérer des attitudes violentes) et qu'il faut la patience du jardinier. La terre est au service de la vie des hommes et des femmes, vie inséparable des autres éléments de la création, tous bénéficiaires de l'Alliance (renouvelée en Gn. 9). La destination universelle des biens est un thème fort de la Doctrine sociale⁹. De nombreux textes bibliques (en particulier les psaumes) disent la beauté de la création, de la fertilité... Le Magistère catholique a tardé, à l'inverse des églises protestantes¹⁰, à alerter les croyants sur l'importance d'une approche environnementale, mais depuis 1990¹¹, tous les documents pontificaux insistent sur la nécessité d'intégrer le rapport à la création et à la terre dans les actes justes et dans notre relation avec Dieu-créateur. Une théologie de la création-don de Dieu, mais aussi lieu où l'hu-

manité est appelée à développer son identité originale (par le travail, l'intelligence analytique et créatrice et sa capacité à s'émerveiller), doit aider à mieux situer la relation dynamique qui lie l'humanité à la création et au Créateur lui-même, et inviter à la mise en place d'autres modes de vie qui ne détruisent pas la création.

Les relations sociales

Penser à nouveaux frais la gestion du temps et des territoires invite à reconsidérer aussi les relations sociales et les solidarités. Avec la mondialisation, les relations sociales ont été de plus en plus transformées par ce que Michael Walzer¹² appelle la « tyrannie du marché et de la valeur économique ». Les relations humaines sont largement des relations marquées par la logique

9. Compendium de la doctrine sociale n° 165, 178...

10. Très actives depuis 1972 et inspiratrices des rassemblements œcuméniques qui ont fait prendre conscience de ces enjeux à tous les chrétiens : à Assise en 1988, à Bâle en 1989, puis à Graz en 1997 et aussi à Sibiu en 2007.

11. Depuis *Sollicitudo rei socialis* n°34 (1987) et surtout la lettre du 1.1.1990 "La paix avec le Dieu créateur et la paix avec toute la création", et dans toutes les encycliques de Jean-Paul II et de Benoît XVI. À noter aussi la "déclaration de Venise" entre Jean-Paul II et le patriarche Bartholomaios I, en juin 2002.

12. M. Walzer, *Les sphères de justice*, Seuil, 1997.



des prix, du marché et des mesures économiques. Bien évidemment, tout n'est pas pris dans cette « sphère » et il y a encore place pour des relations amoureuses, familiales et gratuites (y compris religieuses). Néanmoins, les paradigmes économiques et financiers libéraux dominent l'information qui structure le corps social. La place que prend la crise financière boursière dans l'information que reçoit l'opinion publique illustre bien cette situation.

La recherche de nouveaux modes de vie passe par une reconsidération de la place de l'économique et de la seule efficacité financière dans les relations sociales. Cette réorientation est même indispensable pour maintenir une certaine efficacité économique, car la logique du marché semble marquer ses limites. Les innovations sociales portant sur les échanges de savoir, sur l'économie mutuelle et solidaire, tant pour la production (coopérative) que pour la consommation (AMAP, commerce équitable) ou l'épargne (Cigales, ton-

times, épargne solidaire...) illustrent cette volonté de sortir de la relation sociale uniquement économique en enchâssant l'économique dans le social, comme aimait à le dire K. Polanyi¹³.

La prise en compte de la relation sociale plus large que l'économique invite à une réflexion sur la solidarité. Celle-ci est une vertu, qui définit une relation sociale juste et fraternelle, si elle résulte d'un choix éthique, et pas seulement de la nécessité qui renvoie à l'inter-dépendance¹⁴. Les nouveaux modes de vie se veulent solidaires : ils font le choix de donner une place à l'autre, le plus faible, dans les décisions de consommation, d'épargne et d'investissement ou de production. La solidarité, qui inclut la dimension économique, met en jeu des relations interpersonnelles, des dimensions culturelles, des visions du monde différentes et du bonheur, lequel naît d'un commun engagement. Elle appelle au débat, au partage d'idées et des prises de position sur la justice. Elle passe par une redistribution des ressources et

13. K. Polanyi, *La grande transformation*, Gallimard, 1983.

14. *Sollicitudo Rei socialis*, 30.12.1987.



par une reconnaissance de la dignité et de l'identité de chacun¹⁵.

Si le volet de la lutte contre la pauvreté appartient à la tradition de l'Église et manifeste l'option préférentielle pour les pauvres, la solidarité invite à prendre en compte le « bien commun », autre concept clef de la Doctrine sociale. Ce bien commun invite à ne pas confier le monde à la seule logique de l'intérêt privé et à avoir le souci de la justice, qui ne peut exclure les plus faibles et les humiliés. Or l'exclusion touche un grand nombre d'humains, suite à des choix qu'ils n'ont pas faits, mais qu'ils doivent subir.

La Parole de Dieu (en particulier les livres des prophètes ou les textes sur le Jubilé et le Shabbat) et les pratiques de Jésus montrent l'importance d'une relation juste et équitable avec tous. Les textes sur la multiplication des pains (Mt 14, 14 ; Mc 6, 32...) mettent l'accent sur la satisfaction des besoins de tous et la solidarité

(au-delà du partage¹⁶) et ceux sur les « miracles » de Jésus suggèrent la nécessité de s'approcher fraternellement de tous les blessés et de les réintégrer dans la vie sociale. L'eucharistie elle-même signifie l'importance de la nourriture pour tous et le commun devenir de l'humanité libérée par la Croix.

La Parole de Dieu nous invite donc à organiser nos vies non sur l'exclusion des faibles et l'élitisme, mais sur la proximité avec tout humain avec qui nous avons à risquer une relation fraternelle. C'est cette ligne d'horizon qui peut donner force à des modes de vie qui font l'option de la solidarité avec les plus faibles.

« Je fais toutes choses nouvelles » (Ap 21,7)

Cette globalité et cette radicalité des changements des modes de vie ne peuvent pas être mises en œuvre seulement à cause de la peur de la fin

15. N. Fraser, *Qu'est-ce que la justice sociale ?*, La découverte, 2005.

16. J.C Lavigne, *Le prochain lointain*, Le cerf, 1992 suggère que la multiplication est plus essentielle que le partage dans l'Évangile.



de ce monde, de la terreur face à la catastrophe finale par épuisement des ressources, cataclysme financier ou accidents écologiques planétaires. L'angoisse face aux grands projets ou aux pandémies (après le VIH, la grippe aviaire ou porcine, la maladie de la vache folle...) ne suffisent pas, pas plus qu'une analyse raisonnée et un calcul impassible des risques¹⁷ pour qu'advienne de manière mécanique un changement. Il faut un support fort pour que puissent se développer de nouvelles manières d'être au monde.

Ce support est indubitablement politique et doit appeler à un changement de société, non seulement au niveau des pays dits développés, mais un changement planétaire. Une nouvelle régulation planétaire semble nécessaire, bien qu'elle apparaisse très improbable dans l'univers égocentré qui est le nôtre. S'il y a des jeunes qui s'enga-

gent encore dans la solidarité, dans l'humanitaire et l'écologie, le politique n'est pas vraiment dans l'agenda prioritaire des plus jeunes générations. Le support du changement dans les modes de vie doit déplacer le politique lui-même et l'élargir pour qu'il échappe à l'emprise des experts dans la gestion des inquiétudes populaires et le marketing électoral.

Cet élargissement passe par ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler une spiritualité, c'est à dire la mise en relation d'un art de vivre avec une source de sens. Cette dimension est fortement valorisée auprès de ceux et celles qui recherchent d'autres manières de vivre aux USA¹⁸. Parler de spiritualité pour faire advenir des modes de vie nouveaux, c'est, pour les chrétiens, parler d'une spiritualité de l'action¹⁹, ancrée dans la conviction que nous advenons peu à peu à notre humanité à travers les

17. U. Beck, *La société du risque, sur la voie d'une autre modernité*, Fayard 2002 et H. JONAS, *Le principe de responsabilité : une éthique de la civilisation technologique*, Flammarion, 2001.

18. Par exemple : M. Fox et sa « creation spirituality », T. Hayden et l'ecotheology, T. Berry, A. Beath... et beaucoup d'autres réunis en particulier dans National Religious Partnership for the Environment. Cela est moins sensible en Europe, en dehors de la spiritualité franciscaine.

19. Comme celle de L. J. Lebrét, voir L. J. Lebrét, *au fondement d'une spiritualité de l'action*, Cahiers de l'Atelier, n° 504, 2004.



relations fraternelles et la relation au Christ, qui n'est pas seulement un modèle inspirateur, mais la source de la vie. Si la Parole de Dieu ne propose pas un manuel des « alternatives », elle pointe cependant des exigences d'Alliance fraternelle entre les humains et avec la terre pour devenir amis de Dieu.

De nouveaux modes de vie s'imposent donc, tant sur le plan économique et environnemental

que sur le plan politique et spirituel. Ce dernier aspect est la clef de voûte des autres, s'il n'y a pas méprise sur ce qu'est le spirituel : bien autre chose qu'une fuite hors du réel. C'est là un des enjeux pour nous, humains : si Dieu donne ce dont nous avons besoin, comment se rendre tous ensemble disponibles à ses dons et comment devenir des héritiers, sans avoir à les risquer dans notre monde à la suite du Christ ? ■

La dissidence chrétienne

Dans ce numéro de la *Lettre aux Communautés* consacré aux nouveaux modes de vie, nous nous proposons de faire écho à l'une des grandes voix de la théologie protestante du xx^e siècle : celle du théologien suisse de langue allemande Karl Barth (1886-1968) Pourquoi lui ? Parce qu'il a été l'une des voix de ce que l'on appelé en Allemagne l'Église confessante, c'est-à-dire l'Église qui, au nom de l'Évangile, a résisté aux pressions, puis aux exactions du régime nazi. Naturellement, nous ne vivons pas en des temps aussi extrêmes et même nous pouvons penser qu'il est plus facile de résister quand l'oppression est déterminée plutôt que sur un front mou et mouvant où, après tout, les choses – de l'économie, de la politique, de l'écologie – ne sont pas si graves. L'expérience a montré, au contraire, que l'avachissement spirituel en temps de paix fait le lit de la trahison en temps de guerre.

Le pasteur Michel Leplay à qui j'emprunte la substance de la présentation de Barth, distingue « trois moments importants »

présenté par
Jean-Marie PLOUX

dans l'œuvre de Barth : « d'abord le retour à l'Écriture, ensuite la résistance spirituelle, enfin la réconciliation ecclésiale ».

D'abord, contre le protestantisme libéral et culturellement accommodant du XIX^e siècle, Karl Barth est revenu par son commentaire de l'Épître aux Romains au salut par la foi et à la grâce.

Ensuite, lorsque, en 1933, 75 % des protestants ont apporté leur caution au programme du Führer, Karl Barth, ainsi que Martin Niemöller et Dietrich Bonhoeffer, a fait partie de ceux qui, à Barmen, ont pris l'initiative d'un synode exceptionnel pour organiser la résistance spirituelle. « *Qui veut chanter les psaumes doit à tout prix prendre la défense des Juifs* » disait la déclaration de Barmen. Refusant de prêter serment d'allégeance à Hitler, Barth dut revenir à sa ville natale de Bâle. De là, dit Michel Leplay, « il poursuivra pendant cinq ans un ministère de prédicateur et d'enseignant, encourageant la résistance, notamment pour les protestants de France : « *La guerre doit continuer spirituellement* » dira-t-il.

Enfin, plus tard, il soutiendra l'Église de l'Allemagne de l'Est. Voir sa « *lettre à un pasteur de la République démocratique allemande* » de 1959. Tout cela ne l'empêchera pas de rédiger une monumentale *Dogmatique* qui influencera fortement la théologie contemporaine. Mais le texte que nous proposons est tiré d'un opuscule de 1943, intitulé : *Les communautés chrétiennes dans la tourmente*.¹

1. Karl Barth, *Les communautés chrétiennes dans la tourmente*, Éditions Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1943

« Supposons qu'il arrive ceci : la société, la majorité du peuple, peut-être l'État – pas nécessairement une dictature – s'aperçoit un jour, à la suite d'une certaine évolution des affaires humaines, qu'il a dans son sein une communauté chrétienne vivante. Or, la manière de vivre de cette communauté, son activité tout entière, sa prédication, l'instruction qu'elle donne, sa position, son influence sont si gênantes, si contraires à celles de la société, que celle-ci ne peut plus se contenter d'adopter à son égard une attitude hostile ; elle se décide à intervenir. N'oublions pas que le christianisme dans son essence, l'Évangile lui-même dans sa vocation éternelle et temporelle, dans ses enseignements et dans sa pratique, dans sa portée politique, n'est pas indifférent aux choses de ce monde. N'éprouvant à leur égard aucune sympathie, il leur est opposé ; il est pour elles un trouble-fête. On voudrait ne plus avoir affaire avec la communauté chrétienne. Ou bien on aimerait qu'elle soit tout autre, de manière à pouvoir *l'éliminer* progressivement. Alors éclate la crise, que nous allons maintenant définir comme la résistance de la communauté chrétienne.

Ne nous faisons pas de fausses idées quant à l'irruption de cette crise. Les expériences déjà faites prouvent qu'il ne faut pas s'attendre à ce que l'hostilité du dehors soit immédiatement une hostilité totale et pour ainsi dire mortelle. Il est beaucoup plus probable que la société exigera plutôt que la communauté chrétienne se montre un peu autrement qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent. On exprimera le désir qu'elle laisse de côté telle ou telle

activité, prétendue secondaire, et qu'elle en entreprenne d'autres tout à fait inoffensives, qu'elle a négligées. Elle pourrait, dans tel cas, *parler un peu plus*, dans d'autres circonstances *se taire*. Et alors, après avoir consenti des concessions d'importance secondaire, la communauté retrouverait l'appui accordé jadis par l'État, ou tout au moins l'État la supporterait.

Qu'on ne s'imagine donc pas que, du jour au lendemain, la communauté serait mise en demeure de renier Dieu et le Sauveur ouvertement, en paroles et en actes, et de blasphémer. On ne l'attaquera pas si franchement : cela simplifierait par trop son problème ! Elle pourra continuer à louer Dieu et le Sauveur. On se contentera de l'encourager à admettre tel ou tel supplément, ou à consentir quelques suppressions. Faisait-on autre chose quand on demandait aux chrétiens du II^e siècle de vouloir bien, comme témoignage extérieur de leur adhésion à l'adoration de l'empereur romain, jeter quelques grains d'encens sur l'autel impérial ? Après avoir fait ce geste, ne continueraient-ils pas d'être d'aussi bons chrétiens qu'auparavant ? Quelle importance pouvait avoir pour les huguenots français la fréquentation occasionnelle de la messe, dont par ailleurs ils croiraient ce qu'ils voudraient, si, par là, ils s'assuraient la paix ? Quelle importance peuvent bien revêtir le pathos un peu trop nationaliste, l'obligation, formulée par l'État, d'adhérer à une nouvelle direction des cultes, de prêter serment à un chef, de renoncer à l'alléluia et à d'autres mots un peu trop juifs dans le service

divin, et d'autres choses semblables que l'Allemagne exigea des communautés chrétiennes après 1933 ? (...)

On a presque toujours, de cette manière, l'impression qu'il ne se passe rien ou presque rien d'anormal. Mais le véritable danger est précisément caché derrière ces concessions. On les fait, et c'est le désaveu du christianisme, le blasphème, l'hérésie, l'incrédulité et la prostitution de l'Évangile.

Et la question se pose à nouveau, qui peut sans cesse prêter à de nouvelles discussions : « Pasteur², dites-moi donc loyalement : Est-ce aussi dangereux qu'on le croit ? » Comment réagir si ces premières attaques devaient révéler que derrière ces caresses si douces se dissimulent des choses qui le sont peut-être moins ? Si les « désirs » exprimés par les autorités devenaient des *conditions* dont l'existence même de la communauté doit dépendre...

Que fera la communauté chrétienne quand les vœux de l'État se mueront en injonctions ? (...)

Fort vraisemblablement cette pression se traduira par une idée qui agira sur nos contemporains avec force, et parmi eux, sur les chrétiens plus ou moins conscients. Ou alors elle se fera aussi *nécessité* d'ordre pratique généralement reconnue, qui inclinera les gens à se poser intérieurement cette question : ne pourrait-on pas éviter de se prononcer, et se comporter comme si de rien n'était ? Ne devrait-on pas tout simplement participer aux sentiments d'amour et de haine qui règnent de manière générale en élevant ceci et en détruisant cela ?

2. J'ai rectifié le texte qui porte "Passeur". Mais, après tout, le mot de Passeur, surtout dans ce contexte, est loin d'être dépourvu de sens !

La communauté ne pourrait-elle pas tirer de cet état de fait certaines conclusions, soit pour sa vie, soit pour sa doctrine, savoir ce qu'elle peut dire et ce qu'elle doit passer sous silence ?

Je ne crois pas me tromper en affirmant que Martin Niemöller, en 1933, a souffert, en tant que nationaliste allemand d'alors, plus du conflit intérieur causé par cette pression spirituelle que de tout ce que la police lui a fait endurer plus tard. Il faut donc bien se représenter l'importance de cette contrainte intérieure, si l'on veut être au clair sur ce qu'il advient au plus fort de l'adversité. Qu'on se rende bien compte que la confusion actuelle des esprits est sans pareille pour pousser les chrétiens à répondre complaisamment aux désirs de leur entourage, à accepter les conditions qu'on leur propose et, sinon à éteindre la lumière de l'Évangile, du moins à la mettre sous le boisseau. » (p. 40-45).



Régis Debray

Le moment fraternité (Gallimard 2009, 373 p.)



Présenté par Alain Le Négrate

Regardez du côté de Harlem comment les Noirs s'appellent "frères" entre eux, écoutez Evo Morales s'adresser à ses Sœurs et Frères le jour de son investiture comme premier président indigène de la Bolivie, rappelez-vous les Frères mineurs du Poverello d'Assise... Ça ne vous brûle pas le cœur ? Debray nous invite à prendre une part de son vertige et nous "booste" sur les voies de ce que nous appelons la communion.

Devise

La République ne sait pas vraiment quoi faire du terme final de sa devise trinitaire : la fraternité ne se décrète pas. Elle survient à l'occasion, à des "moments". Le savent les Résistants et tous les frères d'armes en risquant leur vie au combat, bref ceux qui ont accepté le sacrifice. Le terme provient de l'héritage chrétien ; ce sont les chrétiens qui s'appellent « frères » entre eux dans une extension de la famille à des membres non consanguins. Pour être plus juste il faudrait dire « qui s'ap-



pelaient » parce que ça s'est arrêté à Cyprien de Carthage (3^e siècle), exception faite des communautés religieuses ou encore des clercs entre eux. Régis Debray rêve encore d'une religion civile que l'histoire a toujours barrée pour des raisons qu'il analyse fort bien. Mais n'est-il pas temps de lever le nez au-delà du terrain national ? On sait que plus notre univers se mondialise, plus il se tribalise, cela crève les yeux. Mais qu'a-t-on besoin d'en rajouter sur le patriotisme et le sentiment hexagonal, sur le drapeau qu'une loi de 2003 interdit de siffler ? En tout cas, la fraternité dont Jean-Pierre Chevènement reconnaissait lui aussi qu'elle est notre valeur chrétienne indubitablement, prend l'allure d'un projet improbable : « *le "nous" se définit par rapport à un "eux"* », « *la fraternité désigne une adversité* », « *pas de frère sans faux-frère* » etc. C'est, à mon humble avis, trop peu.

Témoins

L'auteur m'inspire de produire trois témoins qu'il n'a évidemment pas consultés, des témoins qui soufflent sur ce terme comme sur la braise, alors que notre République laïque le laisse s'empoussiérer à cause des relents honnis de charité. Peut-être faut-il l'appui de ce que nous appelons la foi pour viser beaucoup plus haut encore que l'auteur très républicain. Premier témoin, Josef Ratzinger. Le jeune théologien des années 1960, dans son ouvrage *Frères dans le Christ* (Cerf 1962, 116 p.), fait la généalogie du concept de fraternité non consanguine. Pendant la Révolution française comme chez Marx, la fraternité va de pair avec une franche hostilité. Les Lumières, surtout en Germanie, ont tenté d'ouvrir à la fraternité universelle, mais, trop rapidement généralisée, celle-ci se vide de sens. La paternité de cette belle notion revient à saint Paul ; elle est un projet indissociable de l'espé-

rance tenace des chrétiens de l'Église naissante. « *Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ* » (Ga 3, 28). En aucune manière cet horizon ne peut se réduire à des "moments". Deuxième témoin, Charles de Foucauld, celui qui voulait devenir le frère universel, à la suite de Jésus qu'il a appelé un jour « *ce frère aîné universel* », le seul digne d'être appelé ainsi. Être frère universel, frère de "ceux du dehors", de tous sans exclusion, c'est la visée encore théorique de Foucauld dans ses écrits de Nazareth. Antoine Châtelard a rappelé qu'à Beni-Abbès, le frère Charles cesse d'écrire l'expression "frère universel" dès l'instant où il expérimente concrètement l'amour particulier comme restriction à l'amour universel et tout simplement la difficulté à aimer même ses proches (*Le chemin vers Tamanrasset*, Karthala 2002, 322 p.). Ici



encore, la fraternité n'est qu'un horizon et ne se réalisera qu'en Christ. Troisième et dernier témoin, Henri Le Sourd. Curé de Saint Sulpice, le futur supérieur du séminaire de Pontigny écrivait des éditoriaux remarquables dans son bulletin « *Tous frères* » dès 1949 (DDB 1957, 180 p.). Dans ces lignes, le pasteur très réaliste invite ses ouailles à « *aimer ces malotrus qui vous bousculent et vous injurient dans le métro* », mais à aimer quand même à cause du commandement d'aimer les ennemis, chose possible pour ceux qui peuvent aller jusqu'à laisser Dieu aimer en eux. Cette expression toute thérésienne peut trouver un appui évangélique dans la parabole de saint Luc dite du Bon Samaritain. « *Va, et fais de même* » (Lc 10, 37), c'est l'invitation à mettre en acte l'amour des non consanguins, et jusqu'aux ennemis, dans une contagion salutaire. Notion mystique pour sa part à venir, elle est déjà pratique, de l'ordre de

l'agir, parce qu'elle est à la portée de chacun. Ceux qui ont connu Henri Le Sourd se souviennent de son insistance à ne jamais séparer le sacrement de l'autel du sacrement du frère, selon la tradition chère aux orthodoxes et remontant à Jean Chrysostome. Ces trois témoins enracent la notion de "frère" dans le commandement d'aimer, quand la notion de fraternité chez Debray suppose le ressort du rejet, sinon de la haine. C'est la limite du lien anthropologique qu'il établit entre le fraternel et le sacré. Pourquoi ne pas s'exprimer en termes de symbole ? En effet, la symbolique chrétienne de la fraternité ouvre à l'infini, sans adversité. Forcément vécue dans une clôture, elle ne se comprend pourtant que sur fond de l'avenir qu'elle désigne et anticipe. En aucun cas, elle ne se laisse réduire à ce qui en ferait, en définitive, une fraternité patriotique, voire une crispation nationale.

Plan

Le message essentiel du dernier tiers du livre tient en quelques mots : l'individualisme-égoïsme régnant devient si obscène qu'il est urgent de réhabiliter le "nous", la fraternité, en place de la rivalité-compétition. L'idéologie des Droits de l'homme n'y suffira pas, parce que la formule de 1789 a laissé le citoyen des « Droits de l'homme et du citoyen » aux oubliettes, faisant de la notion d'homme une sorte de généralité qui ne flatte, en définitive, que l'individu. L'auteur se montre très sévère avec ce qu'il appelle la ROC – la religion de l'occident contemporain – à savoir l'entreprise évangélicisatrice des humanitaires et des prosélytes de l'égalité des sexes, « *notre bonne conscience et notre mauvaise foi* » qu'il fustige comme une tartufferie se servant des Droits de l'homme pour justifier un insupportable deux-poids-deux-mesures. C'est la deuxième partie du



livre. L'auteur ex-révolutionnaire marxiste persiste à explorer les pistes de ce qui pourrait cimenter une société. Il ne croit plus à la piste du progrès des peuples ou de l'histoire, rejoignant en cela Simone Weil. Il cherche les voies de la communion, pour le dire avec nos mots à nous ; dans l'intime conviction qu'il faut un terme de transcendance à une société pour que précipite son unité ; un terme qui dépasse pour rassembler. Debray nous avait habitués à ses réflexions sur la place du sacré. Il précise que le sacré n'est synonyme ni de spirituel ni de saint ni de Dieu. Selon sa définition, « *le sacré, c'est ce qui légitime le sacrifice et in-*

terdit le sacrilège ». C'est la première partie du livre. Redoutant la fragmentation religieuse ou tribale, Debray ne peut pas désigner la source qui donne sens à ce qui, pour nous, donne un avenir à la fraternité. Et pourtant il ne cesse de chercher le point d'unification extérieur à notre champ clos d'expérience, le « point de transcendance », comme il le répète avec insistance.

Dépoussiérage

On peut reconnaître à Debray sa tentative de sortir de la naphthaline un mot qui va bien plus loin que la solidarité, qualifiée au passage de fraternité châtée. Devant le spec-

tacle d'un monde encore tragique, ne soyons pas de naïfs propagandistes des philosophies postmodernes et individualistes, semble-t-il nous dire. Ses derniers ouvrages expriment, dans un habituel crépitement de mots et de formules balancées, la mémoire française qui porte en tension des héritages toujours en conflit : les Lumières et la Terreur, les Béatitudes et les Croisades. Se tenant sur une hauteur d'où l'on voit plusieurs versants d'un paysage historique et géopolitique complexe, il fait droit, sur le retour des fausses espérances séculières, à une grande soif. Mais de quoi, au juste ? ■

Joie et inquiétudes

par **Juliette et Antonin DELISLE-MANTIENNE**

Vivant ensemble depuis 9 ans et mariés depuis 2 ans, le désir d'avoir un enfant a grandi petit à petit. Et c'est avec bonheur qu'en février 2008, nous avons accueilli une première grossesse, la perspective de devenir parents nous rendait profondément heureux ! Ce fut le début d'une période de joie avec le sentiment d'entrer dans une grande et belle aventure ! Une aventure associée aussi à des interrogations sur notre futur rôle de parents...

Dès le début et tout au long des 9 mois, nous avons vécu paisiblement la grossesse et l'arrivée de cette petite vie, en ne cessant de nous dire que c'était "extraordinaire". Nous avons le sentiment de vivre quelque chose de naturel et qui, en même temps, nous dépassait infiniment. C'est avec joie et émotion profonde que nous avons annoncé l'événement à notre famille et nos proches : grand bonheur partagé, en particulier avec nos parents nous voyant transmettre la vie à notre tour.

Nous avons attendu avec impatience la première échographie, prévue à 2 mois et demi de grossesse. Le jour est enfin arrivé, et avec une grande émotion, nous avons vu notre petit

Chronique
d'Actualités



Juliette et Antonin sont les jeunes parents de Robin né en octobre 2008.

Nous les remercions pour ce témoignage et nous vous invitons à prolonger la réflexion amorcée depuis le n° 248 (p. 71 à 74).

bébé ! Parallèlement à la “magie” de cette première rencontre qu’il permet, l’examen est associé à plusieurs aspects techniques et médicaux permettant de vérifier que le bébé se porte bien. La taille de la “clarté nucale” est notamment mesurée, comme indicateur de risque d’anomalies chromosomiques ou cardiaques. Dans notre cas tout allait bien. Néanmoins, suite à l’échographie, le médecin, comme il en a l’obligation, nous a informés de la possibilité d’effectuer un “triple test” sur le sang de la mère. Ce test consiste à doser trois indicateurs, permettant de déterminer si le bébé est dans une catégorie à risques de trisomie 21 ou de l’absence de fermeture du tube neural. Les résultats de ce triple test et de la mesure de la clarté nucale peuvent conduire ensuite les médecins à proposer, en cas de doute, une amniocentèse.

Alors que la grossesse se déroulait normalement, que le bébé se portait bien, nous avons soudainement été amenés à nous interroger sur des questions délicates : fait-on ce triple-test proposé ? Ce n’est qu’une prise de sang non invasive pour le bébé... Mais quelle réaction aurons-nous face au résultat si nous sommes “à risques” ? Déciderons-nous d’effectuer une amniocentèse, peut-être dangereuse pour le bébé ? ... et si l’amniocentèse révélait une trisomie ? ...

Toutes ces questions nous ont fait vivre des moments de préoccupation et d’interrogation auxquels nous ne nous attendions pas, alors que nous étions tout à la joie de la vie qui grandit. Nous n’avions jamais vraiment réfléchi à ces questions auparavant et nous avons trouvé très difficile d’y répondre. Mal à l’aise avec ces interrogations auxquelles nous étions confrontés par anticipation, sans vivre réellement la situation elle-même. Sans réponses

claires, nous avons finalement choisi de pratiquer le triple test, conduits à le faire puisqu'il était proposé, tout en nous disant que nous prendrions le temps de chercher une réponse à ces difficiles questions plus tard si besoin, suivant le résultat du test. Le délai de trois semaines pour obtenir le résultat nous a paru ensuite bien long, et même si nous nous efforcions de ne pas trop y penser, nous étions un peu inquiets. Le résultat s'est révélé bon, nous n'avons donc pas eu à continuer à nous interroger.

Pourquoi avons-nous eu le choix de faire ce test, quand la sœur de Juliette et son mari, futurs parents eux aussi, nous ont rapporté que ce triple test leur avait été présenté comme systématique ? Ils n'ont pas eu la liberté de choisir de le faire ou non.

Des amis proches ont vécu à la même période de réels moments d'inquiétude et d'angoisse, suite à un résultat "à risques" lors de la 1^{ère} échographie : d'abord face au choix difficile des tests complémentaires, potentiellement dangereux pour le bébé, et ensuite au cours des examens eux-mêmes. Et tout cela pour finalement apprendre que leur bébé était en parfaite santé ! Nous nous sommes aussi interrogés avec eux sur les effets de ces semaines de forte inquiétude des parents sur la santé du bébé.

Au côté naturel de la grossesse, de la transmission de la vie, se surajoute aujourd'hui des nouvelles performances techniques offertes à la médecine. Bonheur des échographies et angoisses générées par les examens. Les techniques permettant de déceler d'éventuelles maladies ouvrent aux parents le choix de donner naissance ou non à un enfant malade ou handicapé, mais les questions

**Juliette et Antonin
soulèvent un certain
nombre de questions
et leur témoignage
en suscite d'autres.**

**Merci de partager
vos réactions et
vos propres questions :
à envoyer à**

Alain de Broca

debroca.alain@chu-amiens.fr

sont si lourdes... Pour les futurs parents, quels soutiens trouver pour faire face à ces interrogations et nourrir leur réflexion ?

Nous avons eu l'impression d'avoir été entraînés "pour notre bien" sur un terrain où nous n'avions pas prévu d'aller.

Comment nous préparer à ces questions qui font peur et qui viennent bousculer des moments qui sont d'abord à vivre comme des moments de joie et de plénitude ? Paradoxe de la médecine qui est là pour aider et qui, de fait, génère d'abord de l'angoisse. Quel équilibre trouver ?

Certains tests proposés aux parents présentent des risques importants pour le bébé, alors que tout va peut-être bien. On peut dès lors s'interroger aussi sur la pertinence de cette prise de risques. Et puis, les tests proposés ne permettent de toute façon que de déceler certaines maladies et ne mettent pas à l'abri de beaucoup d'autres malformations ou complications. La médicalisation ne risque-t-elle pas d'entretenir une forme de recherche de sécurité illusoire ? Même si connaître la maladie ou le handicap de son enfant avant sa naissance peut sans doute permettre de mieux s'y préparer.

Au-delà de tout cela, nous restons d'abord marqués par ces mois de bonheur de la grossesse, d'accueil de la vie, notre amour pour notre enfant grandissant dès les premiers instants.

L'expérience est tellement belle à vivre pour elle-même ! ■